

Mémoires D'Armand Doucet

Tous droits réservés à Attractions Boréales INC.

Contact: David Lecointre; Infos@attractionsboreales.com

AVANT-PROPOS

Pourquoi je suis devenu un coureur des bois

D'abord, pour le bien de mes récits, il faut que je remonte à ma plus tendre enfance, au risque de devenir un peu ennuyant. Mais il y aura toujours moyen de tourner la page. Je vais m'en tenir à la plus stricte vérité, au meilleur de ma connaissance.

Je crois que je tiens de mon père le goût de l'aventure. Dès l'âge de 18 ans, il s'était associé avec un indien à peu près de son âge. Ils ont trappé un peu à la manière de Daniel Boone. Mon père m'a souvent parlé de lui comme d'un grand ami, de qui il a appris à trapper et surtout à survivre dans les environs du grand lac Mistassini, de Chibougamau et d'autres grandes régions du Nord. Après que mon père fut marié, comme il voulait montrer à un de ses frères comment trapper, ils se sont séparés. Mon père est parti avec son frère et son ami "le petit Bazile" comme il l'appelait et une famille d'indiens. Mais ils n'ont pas été chanceux, ils ont pâti de faim. La famille a survécu mais son ami en est mort. Mon père en a été très affecté. Je le crois car sous une apparence un peu rude, mon père était d'une grande sensibilité.

Du plus loin que je me rappelle de lui, je me rappelle qu'à l'âge d'environ quatre ans j'ai eu ma première tape, qui était bien méritée. C'est la seule que j'ai eu de mon père mais elle a fait bien plus mal à mon orgueil qu'à ma fesse.

Mon père et mon oncle Pierre étaient mariés à deux soeurs. Pierre s'est marié avec la plus jeune des deux (Alexina) et mon père un peu après a marié la plus âgée qui avait travaillé avec sa soeur plus âgée dans une usine de tissage aux Etats-Unis dès l'âge de 14 ans. Laure Dallaire avait 24 ans quand elle a épousé mon père mais elle était encore en grande forme. Ses amis et amies l'appelaient "petite Laure", ce qui nous faisait sourire nous les enfants. Elle était plus âgée un peu que mon père. Ils ont eu sept enfants, cinq garçons et deux filles et ils les ont tous réchappés.

Il faut que je vous parle de ma mère qui a été une très bonne mère malgré ses épreuves. Elle en a eu surtout à sa dernière grossesse. Elle a eu de la misère à s'en relever. Elle a dû être hospitalisée longtemps à Québec. C'est pourquoi nous avons habité chez mon oncle Pierre. Ma tante qui était une très bonne personne nous a pris en charge malgré qu'elle en avait déjà dix. Mon grand-père et ma grand-mère restaient là aussi. Ça faisait toute une maisonnée! Nous

avons été traités comme ses propres enfants.

Ma mère est revenue en santé, je devais avoir cinq ou six ans. Nous avons déménagé un peu après à Albanel. Une de ses épreuves avait été que mon frère Hector, qui était de quatre ans plus âgé que moi, n'a marché qu'à l'âge de quatre ans, ce qui ne l'a pas empêché de faire un très bon homme et d'une bonne capacité. Mais comme il avait été longtemps malade, mes parents lui avaient passé bien des caprices. Il nous faisait des tours pendables mais il réussissait toujours par nous faire rire pour se faire pardonner. C'était le comique de la famille.

Pour le moment c'est à peu près le résumé. Je parlerai des autres membres de la famille au cours de mes récits de voyages car ils ont été tous importants dans ma vie. Moi dès l'âge de huit ou dix ans je rêvais de grands voyages et comme j'étais robuste pour mon âge, mes frères et cousins m'amenaient avec eux, me faisaient lutter avec des plus âgés que moi. Bien que je mangeais quelques bons coups j'étais toujours prêt à recommencer, au grand plaisir de mes instructeurs. Ceci a influencé beaucoup tout au long de mon enfance car je me tenais toujours avec des plus âgés que moi qui parlaient de leurs voyages et de leurs prouesses. Sur ce je vais commencer le récit de mon premier voyage de chasse.

MON PREMIER VOYAGE DE CHASSE

Pour la compréhension de ceux qui me liraient, je vais dire pourquoi, à quatorze ans, je me suis trouvé avec mon frère, l'aîné de la famille.

Son associé, Adélaré Doucet, avec qui il trappait, s'est marié. Ils ont séparé leur terrain de chasse. Mon frère est parti plus loin. Il faut dire que j'étais fou de joie. J'étais devenu un homme, du moins je le pensais. Mais il avait fallu que je fasse des concessions à mon frère Joseph qui avait pris la charge de la besogne à la condition de nous rendre nos lots de terre à vingt et un ans.

Mon père avait dû agir ainsi car Joseph et Alfred voulaient partir courir l'aventure. Il a donné son lot à Alfred qui lui n'était pas intéressé à prendre la charge de la besogne et Joseph a pris la charge pour les conditions dont je parlais. Je donnais tout le revenu de ma part de chasse car il perdait son homme de ménage. J'ai accepté de grand coeur car pour partir j'aurais promis la lune. J'ai tenu ma promesse jusqu'à ma majorité.

Il faut dire que ça ne m'avait pas coûté cher me gréer car j'avais déjà mon fusil que j'avais payé à vendre des lièvres à vingt-cinq cents le couple et des perdrix blanches qui descendaient l'hiver du Nord. Depuis l'âge de onze ans je chassais avec mon cousin aux alentours.

Je chargeais moi-même mes cartouches car j'avais acheté un chargeur. Ça coûtait moins cher acheter la poudre, le plomb et les capes. Une cartouche pouvait servir jusqu'à trois fois. Les marchands en vendaient tous en ce temps-là. J'avais eu de mon père une peau d'ours et de ma mère une couverture de laine qu'elle avait tissée elle-même. C'était là tout ce qu'un chasseur de ce temps-là traînait pour coucher l'hiver. Les provisions de bouche étaient de la farine, de la poudre à pâte, de la graisse, un peu de lard pour les beans, du sucre pour sucrer notre thé. C'était la forêt qui fournissait le reste. Les pièges, c'était mon frère qui les fournissait.

Nous sommes partis un bon matin de septembre en canot de la rivière Wasiamiska. Il fallait la redescendre un mille pour prendre la rivière Mistassini et la remonter jusqu'à la rivière Samaqua, sur laquelle on devait chasser, de quarante à cinquante milles environ. Nous couchions sous la tente.

Nous devons revenir vendre à la Toussaint les quel-

ques fourrures que nous aurions et remonter des provisions pour l'hiver avant les glaces. Mais les glaces ont pris plus tôt que prévu, dans le mois d'octobre, même qu'il a fallu chausser les raquettes.

La chasse avait été assez bonne. Nous avions des visons, loups-cerviers, loutres et pékans mais pas de castors. Des indiens étaient venus faire une tournée dans le coin et les avaient tous pris, ce qui avait peiné beaucoup mon frère. Mais nous étions satisfaits de notre chasse quand même. La vente a été bonne, même que j'ai eu droit à mon premier habit à grand pantalon qui me consacrait homme fait. Car en ce temps-là il fallait porter les culottes courtes et tant qu'on ne portait pas les grands on n'était pas supposé être un homme. C'était la mode de ce temps-là.

Il faut que je vous parle de notre descente. Si la montée avait bien été, autant la descente a été dure. Les lacs étaient pris, pour aller à la rivière ça allait bien jusque-là mais la rivière a dépris car nous avons eu un gros doux temps, trois jours de pluie. Nous avons été obligés de prendre le canot. Nous avons fait quelques milles avec. Plus bas la rivière n'était pas déprise et comme le froid était repris nous avons laissé le canot. Le chien traînait la tente, la fourrure et la batterie de cuisine, etc. Ça été bien quelques milles mais on a frappé des bouts à l'eau claire, ce qui nous obligeait à prendre le bois. Ça nous retardait de beaucoup et nous faisait risquer sur la glace qui parfois, n'avait que des bordages de vingt pieds de large. C'est là que mon frère Alfred a failli se noyer sous mes yeux, lui qui ne savait pas nager. Il a dû son salut à son chien et à la tente et au sac de fourrure qui étaient bien étanches et qui aidaient à faire flotter la charge.

Il était parti avec le morceau de glace. Il avait le chien par les menottes de la traîne. Tant que la tente n'a pas été traversée ça allait. Moi j'avais pris le bord tout de suite car je savais nager. J'ai couru de toutes mes forces pour être vis-à-vis de lui qui descendait toujours le courant. Il se débattait comme un diable dans l'eau bécote. Le chien a réussi à le traîner vis-à-vis de moi où il y avait des branches. Il a pu en saisir une et on a remonté la charge et le chien. Ça a été assez dure et à mesure il y avait de la neige qui collait après nous car nous étions imbibés d'eau.

Nous étions à quelques milles de l'embouchure de la Mistassini mais nous étions inquiets pour la traverser. Il n'était pas question de se changer car tout était mouillé,

même les provisions qui nous restaient.

Il nous restait environ neuf milles avant de rejoindre un vieux chemin de chantier où nous devions trouver des vieux camps de chantier encore debout. Nous avons réussi à traverser la rivière Mistassini en zigzaguant car la glace avait mouvé vers le matin. Le vent du nord était pris et le froid était intense. Nos frocs et nos culottes ressemblaient à un bloc de glace. Dans ce temps-là c'était des frocs et des culottes d'étoffe.

Nous étions fiers d'être rendus à ces vieux camps car il en restait encore un debout. Il n'avait pas de vitres, seulement les ouvertures, mais en les bouchant avec les planches que nous prenions d'un autre vieux camp nous étions à l'abri du vent. Par chance on avait pu faire du feu pour se faire des crêpes pas salées, la farine n'était pas traversée. On les a trouvées délicieuses car ça nous a réchauffés un peu.

On n'était pas encore au bout de nos peines. Il fallait remuer tout le temps car il faisait très froid. Nous avons dû installer notre petit poêle sur un vieux poêle de chantier qui n'avait plus de tuyaux. Le camp était trop haut et notre tuyau trop court pour rejoindre et clairer la couverture et le camp trop grand pour réchauffer. On brûlait d'un bord et on gelait de l'autre et la tente qui ne voulait pas dégeler. On a fini par se faire une espèce de bed avec des billes et de la broche à foin qu'on avait trouvé dans le camp. On avait accroché le tout près du plafond. Ça avait pris du temps car le bois était enneigé et pesant mais en tout cas nous allions enfin dormir, un peu encore mouillés mais on avait un peu de chaleur.

Mon frère, qui est monté le dernier, venait tout juste de s'allonger (on ne pouvait pas rester assis, le plafond était devenu trop bas). Et crac! Les broches cassent et on se ramasse en bas avec quelques contusions mineures. Il était environ neuf heures du soir. On a passé la nuit à grelotter et le matin au petit jour nous sommes repartis. Il nous restait environ une quinzaine de milles avant les premiers colons.

A peine avons-nous fait une dizaine d'arpents qu'on voit monter de la fumée. On croyait que c'était des indiens mais c'était mon oncle Pierre et son gendre, Louis Tanguay, qui s'était bâti un petit camp. Ils commençaient là à trapper sur la Mistassini en montant. Ils nous ont fait manger. Ils n'avaient pas eu connaissance de nous car il ventait à écorner un boeuf. Et voilà mon premier contact avec la grande forêt!

ON REMONTE

Au bout de quatre ou cinq jours après nous sommes remontés pour jusqu'aux fêtes. Tout a bien fonctionné. Nous marchions du matin au soir tard pour essayer de trouver des castors, mais peine perdue, les indiens avaient tout pris, ce qui décourageait mon frère.

Il avait connu de très bonnes saisons de chasse avec mon père. Il parlait ni plus ni moins de vendre son terrain de chasse, ce qui me faisait un pincement au coeur car j'espérais bien chasser encore longtemps car je ne voulais pas retourner faire le ménage. J'avais commencé trop jeune à faire des ouvrages d'homme.

C'est arrivé au mois de mars, mon frère a vendu ses pièges et le terrain. Il voulait se marier à l'été. Mon frère Joseph s'était marié au printemps. Ce sont les seules noces à lesquelles j'ai assisté de mes frères et soeurs à part Marie-Julie, la plus jeune, qui avait dû attendre jusqu'aux fêtes pour me faire son suivant comme c'était la coutume, car je n'étais pas souvent à la maison comme vous le verrez plus tard.

J'ai repris le travail à la maison ou plutôt à l'étable. Nous avions de trente-cinq à quarante vaches, sept ou huit chevaux, même un étalon reproducteur qui desservait presque toute la paroisse environnante. Ça faisait de la grosse besogne et je commençais à désespérer de partir de nouveau quand, chance inouïe, un inspecteur garde-feu se cherchait des hommes pour monter garder le feu sur la rivière Chamouchouane et Rivière-du-Chef aux environs de Chibougamau et même plus haut. C'était des métis indiens qui faisaient cela avant nous mais il ne fournissait pas à les remplacer. Ils étaient plus intéressés à trapper le castor et quand venait l'été avec les mouches ils "jompaient" et en ce temps-là il y avait peu de blancs qui pouvaient conduire un canot à la perche dans les rapides. Il y en avait beaucoup et aussi beaucoup de portages. Les salaires étaient de quatre-vingt-quinze dollars par mois, pas nourri, mais c'était très bon car les salaires pour les bons hommes de chantier étaient tombés de trente-cinq à quarante dollars par mois. Pour le salaire que je gagnerais, mon frère pouvait me remplacer facilement par des engagés à temps partiel. C'était toujours à la même condition que je donne mon salaire. C'était facile car mes chèques arrivaient à tous les mois et il pouvait les changer comme convenu.

J'étais content car je repartais à l'aventure avec mon frère Hector qui était de quatre ans plus âgé que moi et é-

tait resté chétif comme on le disait en ce temps-là. J'avais été plus tôt son protecteur. Il était devenu un homme d'une bonne capacité et c'est lui qui est devenu mon protecteur. Ayant chassé avec mon père et mon cousin Edgard, pas mal du même âge, il était devenu un excellent canotier et un bon portageur. Comme j'avais manié un peu la perche, mais pas dans les gros rapides, mon cousin m'a dit: "Tu vas embarquer avec moi". Il avait l'air content que je monte avec lui car j'avais fait plusieurs randonnées avec lui à la pêche et petite chasse à la perdrix et au canard, etc. Quand j'étais plus jeune c'est lui qui m'avait appris à manier le fusil, à neuf ou dix ans, et il avait décelé en moi l'étoffe d'un coureur des bois. Donc nous sommes partis, Hector avec un homme assez âgé mais qui n'était pas canotier. Il avait monté un voyage avec les métis, et il en avait eu assez, mais comme on était des blancs et qu'on avait de bonnes références de M. Antonio Hébert, le grand inspecteur... Il me trouvait un peu jeune à quinze ans, mais Edgard répondait de moi.

Nous avons attendu deux jours à Pémonka car il y avait deux métis qui n'étaient pas descendus et nous attendions après leur canot. Ils ont bien essayé de nous décourager. Il y avait selon eux des rapides insurmontables. Un tel s'était noyé ici pas loin, un autre plus loin, bref des histoires à nous dresser les cheveux sur la tête. Moi qui les avais tous en ce temps-là je devais avoir l'air d'un hérisson. Mais en voyant mon cousin et mon frère qui étaient très calmes ça me rassurait et mon cousin a fini par éclater de rire. Ils ont traversé la rivière et ont laissé le canot là. L'inspecteur est venu les chercher et bonjour la visite! Nous avons monté sans histoires. On nous avait fait la rivière tellement "roffe" que nous la trouvions moins pire qu'on nous l'avait décrite. Rendus à cent soixante milles, nous avons établi le tentement là, nous étions vis-à-vis Chibougamau. On entendait souvent partir de la dynamite des mineurs qui prospectaient là.

Nous avons exploré les lacs et rivières. Celui qui était instruit faisait les rapports et faisait les plans, ce qui lui a donné de bonnes notes et à nous aussi. On avait fait notre possible pour l'aider car c'était la compagnie Lake St-John qui voulait acheter une limite de bois dans ces parages et nous étions intéressés à remonter là par rapport aux salaires. J'y ai passé d'ailleurs dix ans ou plutôt étés car l'hiver je chassais ailleurs. Nous sommes redescendus au commencement d'octobre. Nous étions contents car on nous avait fait promettre de revenir au printemps au même salaire. Enfin j'avais une bonne place stable et j'avais acquis de l'expérience pour voler de mes propres ailes.

C'était mon premier voyage sur une rivière étrangère. Plus tard j'en ai connus bien d'autres.

Cet hiver-là ça c'est passé sans histoires. Je chassais avec mon père qui me donnait fidèlement moitié-moitié parts égales du produit de notre chasse que je remettais à Joseph tel que promis.

Mon père a toujours continué à trapper, guider les Américains l'été. C'est lui qui fournissait le char pour toute la famille. Mes frères avaient vendu leur machine. Ils décidaient d'être économes. Joseph était marié et l'autre, Alfred, se mariait à l'été. Un char c'était suffisant car mon père n'était pas là souvent et moi et Hector non plus.

Donc au tout début du mois de mai nous sommes partis pour l'été garder le feu. Nous sommes revenus le premier octobre. Moi et Hector devions voyager dans le même canot mais ça ne c'est pas passé tout à fait comme prévu. Edgard est resté avec l'inspecteur pour aller d'une "gang" à l'autre ramasser les rapports que l'on faisait à toutes les fins de mois. Comme la rivière n'était pas déprise on a été amenés à la plantation de Normandin. Nous étions nourris comme des rois. Nous ne travaillions pas très fort. On n'a fait que finir la tour de bois de quarante pieds. Il nous faisait faire cela car il ne voulait pas nous perdre. Nous allions voir les hommes qui travaillaient à la ligne de chemin de fer qui arrivait à Normandin et continuait vers Dolbeau ou plutôt Mistassini, Dolbeau n'étant pas baptisé. Les deux autres hommes qui montaient avec nous, un homme de 55 ans et un de l'âge à Hector devaient monter dans le même canot. Le jeune était un homme qui n'avait jamais portagé mais il était assez bien bâti cinq pieds onze pouces. Le plus vieux je ne mentionnerai pas son nom pour ne pas blesser personne, avait dit qu'il était habitué en canot mais c'était faux. On a pu le constater dès le premier rapide.

Nous étions montés par Saint-Thomas-Didyme sur la rivière Mikouasache sur les conseils de l'inspecteur car la Chamouchouane à l'eau haute du printemps est très dure à naviguer. Il était venu nous reconduire au premier rapide pour voir comment les deux nouveaux se comportaient dans les rapides. Il en a eu plein les yeux car le vieux n'avait jamais perché de sa vie. Il avait sauté les grands baultes de drave dans les rapides mais pas en canot. L'inspecteur était furieux et voulait les renvoyer chez eux, mais c'était des gens de par chez nous. On s'est consultés, Hector et moi, et on a décidé d'en prendre chacun un. Nous savions que ce serait plus dure mais on était courageux et ils étaient

bien sympathiques.

Il fallait monter les provisions pour l'été. Ça a pris plus de temps à monter mais nous étions heureux de leur rendre service. Le vieux racontait des contes et le plus jeune, Adrien Boulianne, nous faisait rire, donc ce n'était pas trop ennuyant. Nous avons été récompensés de notre bonne action car on a rattrapé un arpenteur qui faisait le relevé de la Rivière-du-Chef. Il a eu recours à nos services. Il avait fait monter ses provisions par avion à l'embouchure de la Rivière-du-Chef en hiver et les hommes montaient les canots allégés par la rivière. C'était tous de gros hommes de deux cents livres environ, des pêcheurs en partie qui venaient de la Gaspésie et qui connaissaient bien leur métier de pêcheur mais pas du tout le canot de toile. L'arpenteur était bien découragé. Déjà leurs canots faisaient eau. Il a regardé nos canots qui n'avaient pas une égratignure malgré les cent quarante milles sur l'eau et les portages qu'on avait dû faire. Alors il nous a fait une proposition. On devait laisser nos deux associés là à cent quarante milles. Ils pouvaient couper du bois de camp en nous attendant. Il aurait bien pris les autres mais il s'était aperçu qu'ils n'étaient pas accoutumés. Nos deux associés étant d'accord, on a accepté son offre, surtout qu'on espérait voir le poste de la Baie James au grand lac Mistassini. Il restait encore bien des rapides à monter et des portages à faire mais nous étions bien entraînés. Ça nous faisait pas peur. Il nous offrait en plus de nos salaires, le même prix qu'on avait. Ça faisait double salaire, nous qui y serions allés pour rien, seulement pour voir le grand lac et le poste d'indiens. En plus nous étions nourris. L'arpenteur se chargeait de présenter le pourquoi à nos supérieurs. Nous sommes allés pas loin du grand lac mais nous étions satisfaits quand même car nous avons été payés pour un mois de salaire même s'il manquait quelques jours, quatre-vingt-quinze dollars chacun. C'est ce qui m'a permis de me gréer pour le premier grand voyage au loin que j'ai entrepris à l'automne et dont je vous parlerai plus tard.

On a retrouvé nos deux associés qui étaient bien contents de nous voir arriver. J'ai repris mon bonhomme et Hector le sien et au milieu de l'été mon frère est descendu porter les rapports à Normandin. C'est moi qui devais descendre mais mon bonhomme avait peur de ne pas remonter. Je me suis sacrifié. Je suis resté avec lui et j'ai descendu seulement pour arriver en bas le premier octobre.

Mon frère est revenu avec son même associé. J'étais bien content de les revoir car mon vieux qui s'était monté un stock de livres passait son temps à lire. Moi je passais mon temps à courir les petites rivières pour découvrir

de nouveaux lacs que je baptisais. Il y en a dont le nom est resté et qui paraît sur la carte. Mon vieux ne semblait nullement inquiet. Quand j'arrivais il levait la tête dessus son livre et se remettait à lire.

L'associé d'Hector s'était fait une petite "estropiure" sur un genou en remontant du voyage. Il s'est mis à se plaindre que son genou enflait à vue d'oeil. Il souffrait terriblement et il ne pouvait seulement plus redresser la jambe. Il était découragé et on lui a dit: «On va te descendre». Mais il disait: «J'ai le temps de crever avant qu'on soit rendus en bas. Je ne peux même pas bouger». Il pensait à tous les portages qu'il fallait porter. Mon frère lui a dit: «Ne t'inquiète pas je vais te porter et Armand va porter le canot et les provisions. Le vieux va nous attendre ici. En deux jours au plus en naviguant les eaux mortes de nuit nous allons reprendre le temps perdu dans les portages». Mais malgré les belles promesses il ne semblait pas convaincu.

Dans les petites cascades on prenait la cordelle, une grande corde qui restait toujours dans le devant du canot pour les rapides trop "roffes". Le premier portage on a décidé de descendre par la rivière, il avait un mille de long. Nous avons peur qu'il ait peur de se voir seul dans le canot mais il semblait indifférent, il souffrait trop. Ça a bien été, on a même gagné un peu de temps, ce qui nous a encouragés car ce n'était pas très gai. Lui pleurait tout bas de temps en temps.

Nous avons fait le pire du trajet. Il y avait un raccourci qui exemptait quinze milles de rapides très dures qui s'appelaient les "chutes du diable". On a choisi le raccourci par les petits lacs. Il y avait trois portages. Les indiens passaient presque tous par ce raccourci. Nous aurions plus de chance d'avoir de l'aide car ceux qui se rendaient au grand lac Mistassini montaient plus de bonne heure mais on n'en a pas rencontré un. Les autres montaient par la Chicoubiche pour se rendre à Chibougamau et de là au lac Mistassini. Donc on a pris les portages et nous nous sommes aperçus que notre blessé était plus gai. Il recommençait à faire des farces car il s'apercevait qu'on pouvait faire ce qu'on avait promis et il disait à Hector: «Si je débarque, je me casse un fouet, on va aller encore plus vite». Mais il avait une autre raison qui le rendait plus heureux; son genou lui faisait moins mal. Nous nous sommes aperçus en lui ôtant son bas car il était en pieds de bas ne pouvant mettre ses bottes (quand nous étions partis au petit jour le matin on l'avait porté comme ça dans le canot), que son genou avait abouti. Son bas était tout imprégné de pus et de sang. Il disait: «Une autre fois je prendrai une monture

plus basse, j'ai toujours le nez accroché dans les branches
lui qui mesurait presque six pieds. On a nettoyé sa plaie
du mieux qu'on a pu. Le matin on est reparti au petit jour
et il voulait essayer de marcher jusqu'au canot. On n'a pas
voulu car il nous avait fait assez peur. On ne voulait
prendre aucune chance. Je l'ai embarqué sur son cheval
d'occasion qui s'appelait Hector Doucet.

Dans un portage plus bas on a rencontré Edgard Doucet
et l'inspecteur qui venaient faire une inspection. Ils ont
viré immédiatement car bien que son genou était abouti, la
plaie n'était pas belle à voir. Nous avons été rejoindre
notre vieux raconteur de contes et nous avons descendu pour
le premier octobre et on devait repartir le trois octobre.
Ça me donnait deux jours pour me gréer pour partir pour tout
l'hiver avec mon cousin. Je remplaçais Hector qui devait se
marier durant l'hiver. Je partais pour le plus dure voyage
que je n'ai jamais fait qui a duré du trois octobre au dix
de mai.

Nous sommes partis chacun dans notre canot et sommes
revenus en canot au printemps.

MON PLUS GRAND VOYAGE DE CHASSE

Donc nous sommes partis le trois octobre. Mon père est venu nous reconduire à peu près soixante milles pour nous donner une chance. Nous étions chargés à ras bord. Tant que mon père était avec nous nous ne faisons qu'un voyage dans les rapides avec les trois canots. Plus on montait plus les rapides étaient raides car il avait plu et la rivière montait. Mon père et Edgard, avec leurs grandes expériences, j'avais un peu de misère à les suivre. Je me rappelle entre autres un rapide où c'était la troisième fois que quand j'arrivais sur la tête du rapide la force me manquait et je redescendais. J'ai échappé un sacre, un "maudit", moi qui n'avais jamais dit maudit. Ce qui me rendait furieux c'était de voir mon père et Edgard qui étaient sur le bord et n'avaient pas eu de misère à monter, pourtant j'avais quinze ans!

J'espérais qu'on ne m'avait pas entendu mais ils l'avaient bel et bien entendu. Quand je l'ai rejoint, la première chose qu'Edgard m'a demandé c'est si je savais comment s'appelait ce rapide. J'ai dit non. Il m'a dit qu'il s'appelait le "rapide du sacre à Armand". Mon père a souri, il m'a dit: «A la perche on en apprend tout le temps de sa vie».

Mon père devait redescendre le lendemain matin et là nous étions obligés de faire deux voyages car les rapides étaient de plus en plus forts. Il pleuvait tout le temps et on n'avait plus que deux canots et deux jours plus tard j'ai bien failli me noyer. On montait vis-à-vis une petite Ile et on traversait car au bord le gros courant passait là. Edgard était rendu sur la tête et il m'avait vu proche de lui. Il n'était pas inquiet car j'arrivais moi aussi là. Il y avait une chute qu'il fallait porter. Mon cousin était après décharger son canot et il trouvait curieux de ne plus me voir nulle part, ni mon canot. Quand il m'a aperçu je sortais de l'eau et je lui montrais mon canot qui était de l'autre côté de la rivière et moi j'avais pris le bord le plus proche du même côté du portage. J'avais eu de la misère à nager. Il faisait froid. On perchait avec des mitaines de cuir car ça gelait après nos perches et il tombait une pluie fine mêlée de neige. Ma perche avait pris dans une crac et j'avais persisté pour l'arracher. Mon canot, comme le courant était très fort, a fini par virer de bord, sans verser cependant car il y avait quatre cents livres de farine dedans et un peu d'autres bagages. La perche qui avait un fer et le fer était pris dans le roc, avait accroché mon linge et m'avait fait culbuter en bas du canot et était restée prise là. Elle doit bien être déprise asteure car ça fait bien soixante ans de cela. Hi! Hi! Hi! Je peux en rire à présent mais sur le moment c'était moins drôle car il a fallu courir après mon ca-

not avec le canot à Edgard qu'on avait déchargé en vitesse. On l'a repêché deux milles plus bas. Il descendait par le courant car le courant était très fort dû à l'eau qui ne cessait de monter. Je frémisais à toutes les fois qu'il frappait une roche mais il tenait bon sans verser grâce à nos quatre cents livres de farine qui étaient dans le fond. On l'a déchargé et laissé là. Rien ne manquait sauf ma perche qui était toujours prise dans le rapide. On la voyait. Edgard avait manqué faire comme moi quand il avait essayé de passer à la même place le lendemain pour voir s'il pouvait la récupérer.

L'eau avait encore monté et c'était peine perdue. Comme j'avais un fer de rechange, je me suis fait une autre perche. Celle-là m'a servi fidèlement à bon port.

On avait dû se tenter à la noirceur dans le portage appelé le "portage de la côte de sable" qui passait le long de la chute. On était en plein brûlé. Le feu avait passé par là depuis peu et le sapin vert était rare pour mettre sous nous autres. La neige il y en avait une mince couche qui recouvrait la terre. On s'est bien arrangés quand même car il y avait du bois de poêle proche que je me suis empressé d'aller couper. Je commençais à n'avoir pas chaud pendant qu'Edgard dressait la tente et faisait le souper. Enfin je pouvais me changer et ôter mon linge mouillé et me faire sécher pour reprendre le collier de portage le lendemain matin.

Je croyais n'avoir rien perdu mais je me suis aperçu que j'avais cassé la vitre de ma montre. J'ai dû passer l'hiver sans heure. Ce n'était pas très grave pour moi car Edgard en avait une. Pour se lever le matin et le soir c'était la noirceur qui me l'indiquait.

Nous sommes arrivés au premier lac de la rivière Mistassini appelé le lac Carcajou, c'était le 25 octobre. C'est là qu'on a fait une première cache et commencé à chasser. On avait monté une vieille "ray" (seine) pour prendre du poisson pour manger et appâter les pièges. On s'est vite aperçu que le lièvre et la perdrix étaient rares et les écureuils dont les martres sont très friandes avaient presque disparu. Aussi même les perdrix blanches qui descendaient en grand nombre les années passées aux dires de mon cousin, il y en avait très peu. Par contre les autres gibiers à fourrure descendaient beaucoup. La raison était que si la neige avait commencé très tôt il n'en avait pas beaucoup contrairement aux années passées et au Lac-Saint-Jean c'était le plus gros hiver jamais vu.

Les bêtes à fourrure filaient tous dans le même sens du nord au sud. Le lièvre commençait à disparaître par le nord.

Jusqu'aux fêtes ça a bien été. Nous aurions vendu pour au moins au-dessus de deux milles piastres, mais quand nous sommes arrivés le prix était tombé de moitié, mais nous étions très encouragés. Rendus aux fêtes on a continué à chasser malgré les provisions qui baissaient à vue d'oeil. J'avais tué mon chien. Il était moins bon que celui d'Edgard. C'était vers la fin de novembre. J'avais attendu un peu tard car il avait mangé pas mal de farine. Déjà on n'avait que cela à donner aux chiens. Même nous on n'avait pas de petit gibier à se mettre sous la dent. On avait bien pris deux castors mais ils ont duré à peine une semaine tellement nous étions affamés de la viande. On mangeait bien du petit écureuil mais il était rare, aussi on s'en servait pour appâter les pièges. Pour comble de malheur notre "ray" (seine) qu'on prenait pour prendre du poisson et qui était pleine de trous avait pris dans les glaces et en essayant de la déprendre on l'avait achevée. Donc plus de poisson, ni pour manger ni pour appâter les pièges. Il nous restait bien un peu de lard dont on se servait pour faire des beans. Quand nous étions trop affamés de la viande on se séparait une petite grillade de lard en deux. On a arrêté de chasser et détendu nos pièges pour descendre. Edgard déterrait mon chien à toutes les fois mais on n'en a jamais mangé car le coeur nous manquait pour le faire. On se serait peut-être décidé mais on a réussi à tuer un orignal. En détendant les pièges on avait trouvé dans un piège un lièvre qui avait été mangé par un loup-cervier qui devait être affamé car il était resté couché là de deux à trois jours d'après ce qu'on a pu constater. On a dit qu'il devait être faible nous allions le courir, ça nous fera de quoi à manger pour descendre en plus de la fourrure.

Nous avons marché longtemps mais il reprenait de la force et nous on en perdait quand on a vu une trace d'orignal qui se dirigeait vers un brûlé. Il était étranger dans les parages car il se dirigeait droit vers le brûlé. Nous on savait qu'il y avait de la neige durcie à la sortie du bois vert. Là mon cousin m'a regardé, il m'a dit: «Il faut qu'on tue cet orignal absolument car on n'a même pas assez de farine pour se rendre au Lac-Saint-Jean». C'est lui qui allait toujours à la cache pour chercher les provisions. Il n'avait pas voulu me le dire de peur de me décourager mais là c'était urgent. Ça avait chassé ma fatigue. On se reléguait à mesure que un était trop essoufflé il passait le fusil à l'autre. Si l'orignal avait connu le terrain on ne l'aurait jamais eu mais on a réussi à lui faire prendre le brûlé et quand il s'est vu pris, il a foncé droit sur nous. C'était Edgard qui avait le fusil. Il l'a abattu d'une balle en plein front à bout portant.

Imaginez un peu notre joie. On avait enfin de la viande

à manger. Il avait bien essayé d'en tuer un avant mais il n'avait pas été chanceux. Là on avait des provisions pour achever de ramasser nos pièges et se mettre en descendant. On s'est mis immédiatement au "régime". On mangeait d'énormes quantités de viande que l'on faisait cuire à la broche et quelques fois dans le poêlon avec le suif de l'original pour remplacer la graisse en "sieu" qui était devenue rare car tout l'hiver on avait mangé pour le dîner de la galette avec de la graisse que l'on sucrant pour ôter le goût fade. On en a mangées aussi pas sucrées pour ménager le sucre, mais c'était bon que quand on avait très faim, c'était même délicieux. Edgard dans ce temps pour me faire apprécier mon repas me disait: «Tu mangerais pas un bon steak de chien».

C'était le 5 février quand on a tué l'original. Je me souviendrai toujours de la date de ce jour heureux. On a gardé précieusement le peu de farine qui nous restait au cas où on manquerait de viande car il n'était pas question de petit gibier. On n'en voyait plus, ni le gibier à fourrure. Il n'en restait plus. Ça avait pris assez de temps car on avait ramassé jusque les plus petits morceaux de viande car on avait un appétit féroce quand on était dans l'abondance. Nous sommes partis les premiers jours de mars en descendant mais la rivière était bien mal prise et les rapides et les chutes commençaient à déprendre. On n'avait qu'un chien auquel Edgard tenait beaucoup et il voulait aussi descendre son canot qui était neuf. Le mien était vieux et je l'ai laissé là car on ne voulait plus remonter là. Ça fait qu'on ne faisait pas long par jour. Nous étions assez chargés. On avait ce qui était le plus utile, les deux tentes qui étaient bonnes et toute la viande qui était notre menu quotidien. Le chien commençait à se faire vieux et était pas mal mal moins bon. Edgard s'attelait en avant avec un collier de portage. Il avait son canot sur la traîne. Son canot qui avait bien 18 pieds de long était pas mal embarrassant car nous étions obligés de prendre l'écart. La rivière déprenait. Ça devenait de plus en plus difficile. Moi je n'avais pas de canot à traîner mais ma traîne de bagages mais c'était moins pire que celle d'Edgard car j'étais obligé d'aller aider à relever le canot qui versait souvent. On avait fait cent milles mais il en restait encore autant à faire. C'est là que nous nous sommes décidés d'attendre le printemps et le canot pour se rendre. La rivière qui déprenait tout le temps contrairement à l'habitude avait commencé par le haut à déprendre. C'était rendu au mois d'avril où j'ai eu mes seize ans. On a fêté ça en mangeant des crêpes pour souligner mais on a serré le sac de farine immédiatement après. On s'est fait bien des courtes joies car il y avait deux milles de dépris où on était tenté. On allait voir travailler les glaces. C'était un spectacle grandiose. Les glaces étaient encore trop épaisses et se cassaient par gros morceaux qui se pactaient et s'ac-

cumulaient par tas dans la rivière et dans un rien de temps la rivière montait de 9 à 10 pieds et quand elle repartait elle baissait aussi vite mais sans oublier d'entraîner avec elle d'énormes grappes de boulots avec fracas, ce qui nous faisait dire: «Bon demain on va être rendu chez nous». Mais à peine avions-nous fait quelques milles qu'on s'apercevait que l'eau montait vite et on se hâtait de se tenter sur un gros écart car on ne savait jamais quand elle repartirait. Quand on avait décidé d'attendre le canot, on avait trouvé pris dans la glace des restants d'original que des indiens avait tué durant l'hiver. On a ramassé tout ce qu'on avait pu car seulement de la viande cuite qu'on piquait avec un bois piquant et faisait rôtir au feu ça en prenait beaucoup pour nourrir nos appétits voraces. Celle qu'on avait trouvée était mieux conservée dans la glace et était plus ragoûtante que la nôtre qui avait un peu trop voyagé au soleil et était rendue un peu noire mais on était sûr de ne pas en manquer car un chat échaudé craint l'eau froide comme disait ma grand-mère. Finalement nous sommes arrivés sur la tête de la 11e chute et la rivière qui était très haute. Il y a un petit rapide avant le portage, il était assez loin de la chute mais les vagues étaient assez hautes et on avait compté sans l'eau froide du printemps qui renforce le courant. On a bien manqué y laisser notre peau. Ça aurait été de valeur avec seulement deux milles à faire en canot se noyer avec tout le fruit de notre hiver, les fourrures. Ça aurait été choquant. Donc on avait trop hâte. On voulait trop gagner du temps pour se rendre à la maison. Ce jour-là on n'avait pas assez étudié le courant mais on avait fait débarquer le chien qui pesait au-dessus de 100 livres pour alléger un peu le canot, mais c'était pas assez, le courant nous entraînait vers la chute malgré tous nos efforts désespérés et quand j'ai pu empoigner la première branche c'était plus que temps car on était au bord de la chute. On s'est regardés, blêmes, et là on a promis sur la tête de cette chute qu'on ne prendrait jamais au grand jamais plus un tel risque. La leçon avait porté fruits. On s'en est tirés indemnes, quittes pour une bonne peur. On avait jeté notre restant de viande qui commençait à avoir de la barbe presque autant que nous qui ne s'étions pas rasés de la run. Mais il nous restait de la farine et un peu de graisse qu'on avait peu touchée ou presque. On a fait des crêpes en vitesse car nous ne voulions pas coucher là.

Il commençait à faire noir. On n'était pas encore au bout de nos peines car, après avoir portagé le portage de la chute, le remous au pied de la chute, il était plein de glace qui tournait à la grandeur de la rivière et ne se décidait pas à prendre le courant. Pas moyen de passer au bord car il y avait un amoncellement de glace d'une dizaine de pieds de haut et qui pouvait nous faire chavirer. On s'est envoyé en

plein milieu. On avait peur que ça perce le canot, il arrivait des glaces pointues après. Mais ça a bien été jusqu'à la rivière Ouachemiska qu'il fallait remonter un mille pour prendre le portage pour se rendre chez nous. On cherche une place pour passer, peine perdue. La rivière n'était pas déprise. Il était aux environs de minuit. On a traîné le canot au bord. On était sur le plancher des vaches.. On a fait encore de bonnes crêpes et on a chargé les fourrures sur la traîne du chien. On a chaussé les raquettes car même s'il ne restait qu'un peu de neige dans le bois ça marchait encore mieux en raquettes et dans les savanes on calait moins dans les trous d'eau. Ça nous donnait six milles en ligne droite pour arriver chez nous. Il faisait noir comme dans le derrière d'un ours car il y avait plus de terre que de neige. Mais on en avait vu bien d'autres même si on butait sur des buttes de mousse. On marchait allègrement. On allait avoir des nouvelles de nos familles. On est arrivé vers les quatre heures du matin. Les autres n'étaient pas encore levés.

Enfin nous étions rendus sains et saufs mais ils avaient été bien inquiets de nous car ils avaient vu deux indiens qui nous avaient vus un peu avant, il était arrivé en pleine nuit deux indiens qui descendaient aux provisions. Ils sont repartis au petit jour. On leur a passé un peu de farine pour descendre nous qui en étions déjà de court. Ça été les seuls êtres humains qu'on avait vu de toute la run.

Edgard leur avait donné un petit mot pour qu'ils le remettent à nos familles mais pour ne pas inquiéter il avait dit que ça allait bien et qu'on descendrait sur la croûte au printemps. Mais on avait compté sans les deux indiens qui eux ont donné une version différente de la nôtre. Ils ont dit que nous étions bien maigres, qu'il n'y avait plus de lièvres ni de perdrix et que nous devions avoir beaucoup de misère. Nous on a reçu par eux une lettre que nous avons trouvée seulement avant de partir pour descendre. Elle était bien conservée, enveloppée dans une écorce mais les nouvelles n'étaient pas fraîches. Hector avait bien essayé de venir nous rejoindre. Les indiens avaient dit que j'avais été obligé de tuer mon chien. Il espérait nous rencontrer mais il a attrapé une vilaine grippe. Il avait déjà cinquante milles de fait. Il a redescendu et a été presque une semaine au lit. Joseph a repris deux chiens et a essayé à son tour mais il avait rebroussé chemin, les portages et la rivière il ne les connaissait pas. Mais s'il avait persisté encore une petite journée il nous rejoignait où on attendait le canot, il s'apercevait que la rivière menaçait de déprendre. Il s'est décidé de revenir donc c'était l'inquiétude à la maison. Ils avaient su que quelqu'un avait trouvé le père Courtois, que mon père connaissait bien car il était le champion portageur de la Pointe-Bleue, dans un portage se mourant de faim. Il

divaguait et disait mes garçons j'en suis pas inquiet. Ils se débrouilleront bien mais les deux garçons ont été retrouvés, le plus vieux était de mon âge, il était mort de faim et de misère, le plus jeune était encore en vie mais pas plus car il était très faible. Ils chassaient vis-à-vis nous mais sur la Péribonka. Ce n'était pas des nouvelles encourageantes pour nos familles car ils pensaient à nous qui n'étions pas encore arrivés. C'est le 10 mai quand nous sommes arrivés. On a vite vendu nos fourrures car ça pressait déjà pour repartir pour garder le feu. Il ne manquait que moi et Edgard. Hector avait fait engager un nommé Méridé Bouchard, un voisin et un autre de nos cousins p'tit Jos Doucet et un nommé Alphonse Sénéchal de Saint-Thomas-Didyme.

On m'a mis à la tête du voyage car Hector étant marié durant l'hiver restait garder plus bas. Il en accoutumait un autre et Edgard restait avec l'inspecteur. J'ai pris avec moi Méridé Bouchard, un bon homme mais qui ne connaissait pas le canot et avait peur dans les gros rapides mais ça avait bien été quand même car j'étais un homme d'expérience du moins je le pensais car je venais d'avoir mes 17 ans mais ce n'était pas l'avis d'Alphonse Sénéchal. Il trouvait que j'avais la face trop jeune pour être un chef de gang. Il avait passé près de retourner chez lui comme il l'a avoué plus tard. Il a embarqué avec p'tit Jos Doucet qui avait fait un peu de canot mais pas dans les gros rapides. Il a changé d'avis car dans les passages difficiles c'est moi qui montais leur canot. J'en prenais un avec moi et je redescendais chercher mon canot ensuite et comme nous étions devenus de bons copains tout allait très bien madame la marquise comme disait la chanson du temps. Ça s'est gâté un peu quand on a pris la rivière Ashuapmouchouan car on passait par là quand l'eau du printemps était trop haute par la rivière Mikouasache pour exempter les plus gros rapides, surtout que nous n'étions pas tous des experts dans les rapides. Ça rallongeait mais c'était plus sûr avec les provisions pour toute l'été la rivière était trop haute.

On a rencontré deux vieux métis indiens qui nous avaient dit eux qu'ils descendaient passer le temps des mouches à Pointe-Bleue. Ils nous ont dit: «Faites bien attention, la rivière est haute pas ordinaire, les rapides "fer à cheval" sont très roffes. Séparez la charge en deux et faites trois voyages s'il le faut». Comme ils étaient deux hommes âgés et expérimentés à qui nous pouvions avoir confiance, je les ai écoutés mais ça avait effarouché mon partenaire qui était presque dangereux tant il avait peur. J'étais obligé de faire plusieurs voyages avec un canot, tantôt avec un, tantôt avec l'autre, le plus souvent avec Alphonse Sénéchal en qui j'avais décelé un futur homme de canot et je ne m'étais pas trompé car il a été mon compagnon de trappage durant cinq ou

six ans par la suite. Ça avançait tranquillement mais on avait monté les rapides du côté gauche, les rapides Brochets, et je charroyais les bagages avec un seul canot tant que nous n'aurions pas passé les portages du Fer à cheval et là les rapides plus hauts étaient moins roffes. On reprendrait les deux canots car il y avait de l'eau calme de temps en temps mais c'est là qu'on a eu un pépin. On a cassé le canot qui a plié en deux dans le rapide Fer à cheval. Nous avions monté du côté gauche, il fallait traverser du côté droit car le portage était du côté droit. En temps normal nous n'aurions pas eu de misère mais avec la rivière trop haute il a fallu cordeler. On avait portagé une cascade presque une petite chute tant l'eau était haute. Mon compagnon a paniqué, il n'avait jamais cordelé on n'en avait pas encore eu besoin. Je lui ai expliqué du mieux que j'ai pu mais c'est un art qui s'acquiert par la pratique. C'est une corde d'environ trente-cinq pieds qu'on attache dans le devant du canot et un homme qui débarque tient le bout de la corde et l'autre reste dans le canot. Celui qui est à terre tire le canot, quand celui qui est dans le canot n'atteint pas le fond, mais il ne faut pas qu'il tire quand on frôle une roche car le canot colle après et l'eau embarque dans le canot et il s'emplit bien plein s'il ne lâche pas la corde. Mais c'est ça qui est arrivé, c'est là qu'il a paniqué car on n'était pas loin de la cascade. S'il avait lâché la corde, j'aurais seulement viré de bout mais il avait assez peur que je prenne la cascade qu'il m'a tenu la corde. J'avais beau crier de la lâcher mais il l'a tenue jusqu'à ce que le canot fut plein et que les deux cents livres de farine et un cent de sucre aient passé par-dessus bord.

J'ai réussi à attraper le cent de sucre mais il était déjà presque fondu de la moitié et les deux cents de farine avaient pris la cascade car ils flottaient. On ne les a jamais revus. On a débarqué le bagage qui restait dans le canot. Il restait deux cents de farine, de la graisse et autres choses qui étaient restées dans le canot. Le canot quand on a pu le sortir était cassé et pliait en deux mais il tenait par la toile. On avait perdu deux cents livres de farine mais on s'en tirait à bon compte. Je n'ai pas adressé de reproches à Alphonse car il était assez attristé. Il disait que c'était sa faute, qu'il avait eu trop peur et qu'il ne comprenait plus rien et il se demandait comment on allait s'en retourner à la tente, on était à huit milles et on n'était même pas du même bord et descendre à pied et crier à nos compagnons pas question car la rivière ne se traverse pas car partout souvent un bord est beau et l'autre est en cascades. Il faut la connaître. J'ai rassuré mon compagnon en lui disant: «Crains pas on va s'en tirer». Je l'ai envoyé couper deux perches pour éclisser le dedans du canot pendant que je faisais un feu pour faire fondre la résine que l'on traînait

toujours attachée dans la pince du canot et avec un fil de laiton on a attaché les éclisses pour tenir droit le canot. Ce n'était pas très solide mais c'était la meilleure solution. On a redescendu sans encombre à la tente. Il a fallu attendre une semaine avant que je puisse avoir un autre canot car j'avais descendu avertir l'inspecteur. Il m'a procuré un vieux canot de vingt pieds qui était coupé du derrière pour mettre un moteur mais on n'en avait pas. Le canot était pesant et seul j'étais capable de le porter car j'avais un bon entraînement et eux pas, surtout qu'il était pesant et embarrassant. Eux étaient plus vieux que moi mais n'étaient pas entraînés à ce genre de sport. Nous avons eu deux cents de farine des autres garde-feux qui gardaient plus bas pour remplacer celle qu'on avait perdue. Je n'ai pas eu besoin de descendre en chercher. Dans la semaine la rivière avait baissé et était plus naviguable. J'avais repris Méridé Bouchard avec moi pour l'accoutumer à percher debout dans le devant du canot dans les rapides. Même s'il est tombé de temps à autre sur le bord du canot il avait moins peur car le canot était solide mais dur à conduire mais on a monté sans histoire où on devait garder le territoire. Nous avons bâti une tour en bois.

Nous étions à cent quarante milles de Normandin sur la Rivière-du-Chef. La tour avait quarante pieds et on avait monté le nécessaire pour la faire, une centaine de livres de ferrures et des grands clous et un câble pour la monter. On avait eu garde de trouver qu'on était chargé dans les portages et les canots car on passait l'été là. On a monté le tout sur la montagne la plus haute et on l'a bâtie. Au milieu de l'été p'tit Jos Doucet, qui était le seul qui était marié et qui travaillait le bois, a décidé de descendre travailler en bas et plus proche de sa femme.

Je l'ai descendu plus bas où j'ai rencontré l'inspecteur. J'avais espoir de me rendre jusque chez nous mais j'ai été déçu car à trente milles du but, il avait monté pour garder une tour, on m'a renvoyé avec. Ce n'était pas un canotier chevronné mais il avait un avantage sur les autres, il ne faisait pas de balant dans le devant du canot car il mesurait à peine plus de cinq pieds de haut mais assez costaud. C'était un homme de Saint-Thomas-Didyme, Charles Paradis, un homme assez âgé mais très sympathique. Il y avait beaucoup d'originaux sur cette rivière. Une fois une mère avec son petit sont venus sauter en avant du canot. Je lui ai dit à M. Paradis: «Ils sont harassés par les mouches noires c'est pour ça qu'ils nous ont pas vus, on va se faire traîner un petit peu pour les distraire». Il n'avait pas l'air d'être convaincu mais il s'est décidé car c'était un amateur, on a accroché la mère par la bosse de poil sur le cou et on s'est fait traîner un petit bout mais comme elle n'était pas domptée elle n'allait pas dans le bon sens. «Lâchez-là, que je

lui ai dit, il ne faut pas la maltraiter et si elle atteint le fond de la rivière ça peut devenir dangereux».

Il fallait bien s'amuser un brin de temps à autre car on avait pas beaucoup de divertissements, à part quelques indiens qui passaient avec leur famille, la visite était rare. On ne pouvait s'empêcher de penser à nos familles et nos amis qui passaient la belle saison chez eux et s'amusaient ferme avant de retourner dans les chantiers. C'était le salaire qui nous retenait là et un coup rendus en haut nous n'avions pas de misère à part les moustiques qui avaient beau nous piquer car dans ce temps-là on les chassait seulement avec la fumée. On a commencé à se fabriquer des moustiquaires avec du coton à fromage que l'on prenait à la fromagerie. C'était fragile mais on pouvait dormir la nuit, c'était toujours ça de pris, comme dit la chanson.

Nous revenions toujours à la fin de septembre ou commencement d'octobre mais j'arrivais pour repartir pour trapper car ça pressait toujours pour partir car je chassais toujours au loin dans les têtes des rivières pour prendre la meilleure saison de chasse surtout aux premières glaces. Donc je n'étais pas souvent à la maison.

Mon frère René était aux études. Ma soeur Marie-Julie aussi. Ils étaient les deux derniers de la famille. Je trouvais la maison grande. Ça me coûtait moins de repartir. Ça a duré cinq ans avant que j'ai pu avoir un petit congé de fin de semaine pour être trois jours à la maison dans le milieu de l'été. Je continuais à chasser l'hiver sans aventure digne mention car je commençais à être pas mal expérimenté et j'étais prudent.

Le quatrième été j'ai été obligé de le passer sans descendre bien malgré moi, car on m'avait donné comme associé, car ce n'était pas moi qui choisissait, un jeune homme sans expérience aucune. Il avait un an de plus que moi mais n'était jamais été en forêt et que j'ai été obligé de surveiller car s'il laissait la tente un peu il se perdait et j'étais obligé de courir après. C'est le seul que je n'ai pas accoumé à aller en canot. Il était très maladroit et manquait de me faire chavirer et n'était pas très dégourdi. Il était fils de cultivateur. Dans ce métier il était très bon. Comme il était plus vieux que moi il ne m'écoutait pas toujours malgré les avertissements de l'inspecteur. Comme il n'apprenait pas il me nuisait plus qu'il m'aidait. De plus il avait pris l'habitude de sacrer quand on ne suivait pas les autres car les autres étaient devenus très bons en canot, les deux frères Landry de Saint-Thomas, mais on n'avait jamais voulu se séparer et comme ils nous laissaient dans les rapides car je voulais toujours faire pratiquer mon protégé, ce qui me

retardait davantage, il se mettait à sacrer comme un déchaîné. J'ai décidé de lui donner une leçon, moi qui ne sacrais même pas et avais toute la misère. J'étais responsable de lui qui sacrait, bourassait le canot et manquait de nous faire chavirer. Je lui ai proposé qu'on débarque se reposer un peu, mais aussitôt qu'il a été débarqué j'ai repris la perche et les rapides seul. Je l'ai regretté sur le moment car ce n'était plus un homme qui courait pour me suivre sur le bord mais un diable sorti des enfers. Il criait des menaces. Je lui ai dit qu'il rembarquerait quand il aurait fini de sacrer et de bourasser. J'avais rattrapé les deux Landry. Ils m'ont conseillé de lui faire passer sa crise car il avait perdu la tête. Il pouvait aussi bien se jeter sur moi en rembarquant. Je n'avais jamais vu un homme faire une telle crise de nerfs. Quand je l'ai fait embarquer j'en avais pitié car je n'aurais pas cru que ça aurait été aussi dur. Il était tout en sueur, la face blême, J'ai vu qu'il avait eu peur, car seul il avait peur des loups et des ours. Je n'avais pas pensé à ça. Il s'est effondré dans le canot, pas un mot. On n'en a pas reparlé de la run, même pas les deux frères Landry qui avaient l'habitude de le faire étriver. Il avait eu sa leçon et moi aussi. Ça m'apprendrait à jouer au pasteur mais il n'a pas sacré de la run.

Il n'a pas appris en canot pour m'aider un peu, je lui ai dit: «Je te ferai pratiquer quand on sera rendu en haut au camp». Je le faisais asseoir dans le canot et je lui laissais faire le feu pour faire le dîner et le soir car il était travaillant, ça le consolait. Pour parler d'agriculture il était très ferré, ce n'est que pour marcher en forêt et en canot qu'il était maladroit.

Il était si peu fiable que j'ai dû le sortir de l'eau à quelques reprises. Une fois entre autres il a passé tout droit et flouc, à l'eau. Il ne savait pas nager et cherchait à agraffer le canot qui était emmêlé de bagages et m'aurait certainement fait verser. Je lui ai lâché un cri à faire frémir le plus gros sapin sur le bord de l'écart. Il a regagné le bord car il atteignait le fond avec ses pieds. Je lui ai dit de ne jamais faire ça, comment ferions-nous pour récupérer les provisions? Nous avons déjà cent milles de fait* (sur les cent quarante milles qu'on devait faire pour le premier camp) et l'autre canot qui était en avant, eux n'auraient rien vu. Ils nous attendaient beaucoup plus loin pour le dîner. Ils ont dit qu'ils allaient rester en arrière de nous deux car si on se noyait ils pourraient récupérer les provisions. Ça nous a beaucoup encouragés cette solution car si on se noyait nous saurions que les provisions ne seraient pas perdues pour tout le monde. Je peux bien en rire à présent car ça fait longtemps de cela et je pourrais en raconter bien des anecdotes car c'est bien l'été qui m'a paru le plus long

de toute ma carrière. J'avais été obligé de rester sans descendre en congé et malgré tous les déboires qu'il m'occasionnait j'en avais pitié car il voulait gagner sa vie et il m'avait appris que l'inspecteur qui était d'accord avec son père retirait la moitié de son salaire pour le maintenir là et se faire montrer la vie des coureurs de bois, mais il n'a jamais appris et j'en étais fort déçu car c'était le seul que je n'avais pas appris malgré tous mes efforts. Il est remonté l'été suivant avec un certain Arthur Richer qui s'était vanté qu'il l'accoutumerait bien mais il a manqué son coup, ne sachant pas nager lui-même. Il n'a pas voulu embarquer avec lui. C'est mon frère Hector qui a été obligé de le descendre chez lui. Personne ne voulait se risquer à embarquer avec lui car il y avait eu un accident. Deux garde-feux de la Laurentien Forest, qui n'étaient pas habitués beaucoup, ont versé dans le premier rapide et avaient tout perdu même leur canot et avaient réussi à se sauver de justesse. Ça en avait apeuré plusieurs. On ne les a jamais revus sur cette rivière qui était un peu trop dure pour des débutants.

Assez causé, je vais entreprendre un des autres voyages qui ressemble un peu au sept voyages de Sinbad le marin mais excepté que les miens ne sont pas fictifs.

Je n'ai jamais voulu accepter la job d'inspecteur par rapport à l'instruction que je n'ai jamais eue comme pourront constater ceux qui me liront. Mais je restais toujours chef de file ou des bandits comme il vous plaira de penser. Je continuais à monter les débutants car il en a eu plusieurs dans les dix années que j'ai passées sur cette rivière mais rendus en haut je reprenais toujours Alphonse Sénéchal qui était devenu un homme expérimenté et avec qui je m'entendais bien. Ça allait bien. On gagnait toujours le même salaire tandis que les autres baissaient. C'était le commencement de la vraie crise. Donc ça nous forçait à garder nos jobs même si ça devenait quelques fois monotone. Nous qui étions encore jeunes et aurions aimé à s'amuser comme les autres jeunes de notre âge qui eux passaient l'été à s'amuser aux maisons car il n'y avait pas beaucoup d'ouvrage pour les jeunes à part ramasser les bleuets qui ne se vendaient pas cher.

Entre autres il faut bien que je vous parle d'une déception que j'avais cru être une peine d'amour. J'avais connu une jeune fille à peu près de mon âge. Nous avions à peine seize ans. Elle était bien. Elle jouait de l'accordéon très bien, ^{à l'ancienne} pour jouer avec dans les veillées car j'en jouais moi-même et on aimait beaucoup danser sur notre jeu, surtout quand on jouait ensemble aux noces ou en soirée. Ça me flattait un peu car elle n'était pas laide, même qu'on disait qu'elle était très belle, mais là se bornaient les qualités car elle n'était pas franche avec moi qui l'avait toujours

respectée. J'appris qu'elle donnait ses faveurs à des hommes mariés, nous qui avons commencé à parler d'avenir. Quand j'ai appris cela j'ai eu de la peine à le croire jusqu'à ce que j'aie la preuve que les dires étaient fondés et on chuchotait même qui était le premier responsable, son propre père. J'ai eu un choc, car blessé dans mon orgueil plus encore que dans mon coeur. Je plaçais toutes les filles dans la même catégorie jusqu'au jour où j'ai rencontré une jeune fille qui a fait tout tomber mes préjugés à l'eau même mes promesses de ne jamais me marier. En la voyant gaie mais sans affectation, je me suis dit voilà une fille que j'aimerais prendre pour femme. Appelez cela coup de foudre ou coup de bâton sur la caboche, en tout cas c'était à ce point-là. Je l'avais rencontré à l'école du rang à un mille de chez nous où se fêtait le mois de Marie. Elle était avec sa soeur et une de ses cousines. C'était le mois de mai. J'étais allé à tout hasard avec un compagnon. Nous les avons suivies et même si on a échangé que quelques paroles je me suis aperçu par ses regards furtifs que je ne lui étais pas indifférent. Mais ça été aux fêtes l'année suivante que je l'ai rencontrée de nouveau car je voyageais toujours à garder le feu et à trapper l'hiver et ça a été pas mal plus tard avant que, pour toutes sortes de raisons majeures, mon rêve s'est réalisé, ce que j'expliquerai plus tard car j'ai entre temps d'autres voyages à raconter que j'ai faits avant de me marier.

La crise durait toujours et beaucoup de nos paroissiens avaient succombé à la propagande pour faire de nouveaux défricheurs-colonisateurs de l'autre côté de la Mistassini faisant miroiter d'énormes avantages qui n'existaient souvent que dans leur imagination fertile, plus fertile que la terre qu'on leur octroyait aux colons. Mon frère Joseph a succombé comme les autres pour aller fonder une paroisse nouvelle que lui avait baptisé "Tonnerville" et qui a fermé quelques années plus tard faute d'avantages. Il n'y avait même pas de pont et pas assez grand de terres cultivables et le feu par surcroît avait passé, laissant la terre dénudée, montrant tous ses désavantages. Ils ont dû retraverser la rivière et, après avoir vécu quelques années de la vente du bois qu'il faisait en défrichant, des pitons comme les bons colons appelaient, qui étaient passés par un employé du gouvernement. Ce n'était pas très rigolo pour les colons et mon père était devenu jongleur. Il avait vu partir Joseph et sa famille dû à la crise et qui avait été obligé de vendre des vaches pour faire vivre sa famille et même de la machinerie, lui mon père qui avait connu la prospérité avant c'était pas mal dur pour lui.

Mon frère Hector et moi avons décidé d'essayer de sauver ce qui restait du naufrage. J'avais dépassé mes vingt

et un ans et ramassé quelques argents que je comptais mettre sur ma terre que mon père m'avait donné et que je rachevais de défricher avec amour car je comptais bien fonder un foyer et rester à la maison sans courir le bois tout le temps, mais l'homme propose et Dieu dispose. On a racheté la terre à Joseph malgré que j'aurais mieux aimé garder mon lot de terre. J'avais donné en acompte la moitié de mon lot que Joseph a revendu tout de suite pour s'installer à Girardville.

Je prenais avec Hector la maison paternelle avec une hypothèque et je restais avec les vaches, sept que j'avais achetées auparavant de Joseph et que je lui avais laissées pour jusqu'au temps qu'il resterait à la maison et Hector qui en avait quelques-unes, on a tout mis ensemble et on a commencé une société. Hector devait se bâtir chez lui mais comme on n'avait plus les moyens pour, il est resté dans ma maison tant qu'on en aurait pas les moyens de le bâtir. Ça a très bien marché, on a racheté des machines agricoles neuves et des vaches neuves aussi. Mais on avait peut-être trop acheté car j'avais toujours un terme à faire quand j'arrivais du bois mais en somme ça a bien été.

Je vais reprendre mes récits de voyages car j'en ai fait beaucoup d'autres que je veux raconter et si vous trouvez ça trop ennuyant il aura toujours moyen de tourner la page parce comme la vieille qui confessait toujours le même péché et le curé qui lui disait pourquoi accuser toujours le même péché, ça fait longtemps qu'il est pardonné. Elle a répliqué: «Ben ça fait toujours plaisir d'en parler!». C'est un peu mon cas. Sur ce, je reprends, je vais essayer de ne pas trop mélanger les dates car je ne vais que raconter ce qui compte que les principales aventures qui pourront vous intéresser. Ça se rapporte aux dernières années que j'ai passées avec Alphonse sur la Rivière-du-Chef vis-à-vis Chibougamau.

L'inspecteur, c'était un nommé Frigon qui le remplaçait. On avait toujours espéré se rendre au grand lac Mistassini mais nos chefs nous remettaient toujours d'une année à l'autre. Ils trouvaient que c'était trop risqué. J'avais fait faire un plan par un indien de Mistassini et même un autre par un de Pointe-Bleue. Les plans concordent tous à part l'arrivée au grand lac. Ils étaient assez bien faits. Il n'y avait qu'un bord des lacs mais le tracé du canot était bien indiqué sur une écorce de bouleau par des petits points. Ce qui a gâté la sauce, c'est celui de l'indien dont il me manquait un lac et un portage et quand je lui ai dit en le rencontrant sur la rivière il m'a répondu en riant que quand il est arrivé au lac Mistassini il était pas mal chaud car l'homme qui me l'avait fait faire était un vendeur de boissons, malgré que je l'avais bien averti que s'il leur vendait de la boisson, de laisser faire le plan.

Je n'en ai pas voulu à l'indien car sa mère qui faisait la pêche à cinq milles à peu près du poste Baie d'Hudson nous a reconnus, avec la famille, car elle était descendue au Lac-Saint-Jean et avait passé devant notre camp et je lui ai fait faire un autre plan (tracé) qui nous raccourcissait beaucoup. Il était bien compréhensible.

Il faut vous dire un peu comment on s'était arrangé pour monter sans la permission de nos chefs. L'inspecteur nouveau qui était aventureux aussi avait dit à nos chefs qu'il montait pour un mois pour faire débarrasser les portages le long de la rivière. Mais il n'avait pas dit qu'on se rendrait au grand lac, car ils n'auraient pas voulu. Tout a marché sur des roulettes sauf à l'arrivée au grand lac dans la Baie Chalifour, qu'on appelait aussi Baie de la Broue. On avait couché sur une pointe où il y avait un tentement d'indiens. Il y avait une vieille cuve sur une cache et mes compagnons qui avaient voulu la descendre, je leur avais dit: «N'y touchez pas car tout sert à quelque chose quand on est loin dans le bois». Mais ils l'avaient descendue de la cache sans la briser, mais, si elle était visible au loin et servait de point de repère, elle ne l'était plus rendue à terre, ce qui avait occasionné une discussion entre moi et mes compagnons. Nous étions partis le matin au petit jour, on avait fait toute la montée et on a marché, ou plutôt ramé toute l'avant-midi et mes compagnons disaient on est perdus. J'avais beau leur dire on va retourner prendre le dernier portage là où le plan diffère de l'autre mais ils me répondaient: «Comment on va le retrouver on ne sait pas même où on est rendu. «Je le sais moi, tout est enregistré là», en leur montrant ma caboche. Ils m'ont regardé la caboche, ils n'avaient pas l'air d'être convaincus. L'inspecteur n'avait même pas voulu dîner et pour la première fois Alphonse manquait de confiance en moi et restait sans parler mais continuant à ramer. Jamais un après-midi ne m'a paru aussi long. Je redoublais d'ardeur pour ne pas me laisser prendre par la noirceur, ça aurait été pire encore.

Quand j'ai aperçu la pointe où on avait parti le matin et que j'ai reconnue, ce qui m'intriguait c'était la fameuse cuve qui m'avait servi de point de repère la veille, je ne la voyais toujours pas. Je reconnaissais pourtant les arbres malgré mes compagnons qui continuaient à dire que ce n'était pas là. Je n'ai pas changé de direction et quand j'ai débarqué ils sont restés dans le canot à ruminer leurs idées noires tant que je ne suis pas revenu avec la fameuse cuve que j'ai trouvée à terre auprès de la cache. Ils se sont rappelés que c'était eux qui l'avaient débarquée le matin en disant ça sert pu ça. J'avoue que j'ai eu des moments d'inquiétude mais ma tête dure de Doucet avait eu raison. Après un bon souper et une bonne nuit de repos nous sommes repar-

tis par la rivière La Perche qu'on avait passée la veille et qui va tomber dans le grand lac. On a suivi le deuxième tracé en qui on avait moins confiance car le vieil indien qui me l'avait fait m'avait dit, car il parlait bien le français, «Je ne sais pas si le plan est bien juste mais c'est le mieux que je peux faire car ça fait vingt ans que je n'y ai pas été». Mais il avait une bonne mémoire car le plan s'est avéré correct et il m'avait dit aussi: «Quand tu arriveras au lac fais attention, tu verras une grande pointe. Si tu veux aller au bout sans te rallonger de six milles, tu regarderas à ta droite, tu verras un tentement et un petit portage si tu te lèves debout dans le canot tu verras l'eau de l'autre côté du portage. Tu portageras ton canot et tu avanceras environ cinq milles au large tu verras le poste de la compagnie Hudson et les tentes d'indiens qui t'apparaîtront des caills de cran s'il ne vente pas trop. Tu seras alors à dix milles du poste de traite et si il vente trop reste au bord et attend qu'il se calme car ce n'est pas les petits lacs d'ici». On était près d'un petit lac à Girardville où il était tenté quand il m'a fait le tracé. J'ai suivi à la lettre ses instructions. C'était tel qu'il l'avait décrit. On a tenté dans le petit portage et on a décidé de relaxer un peu car on avait sauvé six milles. On avait bien mérité un petit repos car ça avait pris que neuf jours à se rendre. On avait navigué d'une noirceur à l'autre dans les portages, dans les rapides à la perche et à l'aviron et en somme on avait perdu qu'une journée à faire de la broue dans la Baie de la Broue. Plusieurs ont dû en faire là car il montait des prospecteurs à la recherche de l'or. Ceux qui n'avaient pas de guides indiens avaient beaucoup de misère à trouver les postes de traite dont beaucoup avaient entendu parler mais n'y étaient jamais allés.

que Moi qui avais une mémoire de chien comme disaient mes compagnons, j'écoutais ces récits des indiens qui racontaient un tel prospecteur ou un tel chasseur s'était perdu dans cette fameuse Baie de la Broue et avait été retrouvé par des indiens, soit noyé, ou mourant presque de misère. De là est dû probablement son nom de Baie de la Broue car vous savez que ce lac a cent vingt milles de long et quand il vente le moins, un canot de toile n'est pas gros dans ces vagues quand le lac est fâché. Je l'ai appris à mes dépens quand on a fait la localisation du chemin du lac Albanel dont je vous parlerai plus tard car mon récit ne s'arrête pas là et je le reprends.

On a couché deux soirs au lac. On a été bien reçu par le gérant de la compagnie qui ne parlait pas français mais parlait l'anglais et l'indien. C'était un anglais fort sympathique et il nous a fait visiter le magasin et même fait manger des pommes de terre de son jardin. Il n'était pas

grand ce jardin qu'il cultivait amoureusement et était fier de nous offrir de ses produits. Mes compagnons ne parlaient pas l'anglais. Moi j'interprétais car je baragouinais un peu les deux langues, moitié anglais moitié indien. On finissait par se comprendre. D'ailleurs je n'ai fait toujours qu'à moitié les choses que je faisais. Mais trêve de plaisanteries, je continue mon récit.

On a photographié les sept bâtisses qu'il y avait là de ce temps-là. J'ai encore les photos. Mes compagnons voulaient se faire photographier avec des filles. J'ai demandé au gérant qui nous a amené deux jeunes indiennes qui ont accepté de bonne grâce. Voyant que je baragouinais un peu leur langue elles trouvaient ça drôle et riaient quand je disais mal un mot mais me le répétaient comme il faut car les indiens étaient même plus instruits que moi car il y avait un ministre anglican qui les instruisait. On a même assisté à leur temple une messe. Même si les mères nourrissaient leur bébé durant la messe et même si elles laissaient un sein à l'air personne ne faisait de remarque car c'était la coutume indienne et c'était fait si naturellement que nous aurions été mal venus de faire des remarques même si ça occasionnait des distractions de notre part. Le ministre qui présidait l'office avait l'air d'être un bon prédicateur même si je ne comprenais pas tout, mes deux compagnons encore moins. On a assisté à toute la cérémonie et à la sortie on a photographié le groupe avec le ministre et le gérant de la compagnie mais il manquait les hommes qui l'été allaient chercher les provisions pour la compagnie dans des grands canots à quatre avirons fabriqués là-même au grand lac il y avait leur "chop" là. Ils avaient l'habitude d'aller les chercher à la mer mais depuis peu les provisions se montaient l'hiver avec les chevaux car il y avait un chemin seulement l'hiver qui se rendait jusqu'à Chibougamau pour les prospecteurs chercheurs de mine d'or. Les indiens allaient les chercher là même si le chemin était un peu plus court, le voyage était dur quand même. Il fallait portager les canots dans les portages qui étaient doubles car ils étaient lourds ces canots. Il fallait qu'ils se mettent à quatre bons hommes pour les portager. Il n'y avait que les plus robustes qui étaient du voyage. On avait bien espérance qu'ils arrivent du temps qu'on était là car ils devaient arriver d'un jour à l'autre. Il y avait souvent du retard par les vents comme me l'a expliqué le gérant et ils ne sont pas arrivés ce jour-là et nous ne les avons pas vus arriver. On aurait bien aimé ça car la compagnie leur faisait une grande fête à tous les indiens. Le gérant nous y avait invité à y assister mais le temps nous pressait pour s'en retourner car on n'avait pas été autorisé à faire ce voyage. C'était notre esprit d'aventure qui nous avait poussé à poser ce geste. J'en parlerai plus tard. Je vais continuer à décrire ce qu'il y avait là dans ce temps-

là. Il y avait sept bâtisses, le temple indien, le magasin, la maison du gérant et du ministre et la "chop" de canots. Je garde toujours ces photos au cas où quelqu'un voudrait vérifier car c'est un souvenir de mes voyages.

On a redescendu sans encombre en quatre jours. C'était à peu près le plus vite qu'on pouvait descendre car quelques années plus tard après que j'ai été marié les boss de la compagnie Lac-Saint-Jean (à présent Domtar) voulaient bien m'engager pour venir les chercher au lac Mistassini. Je m'excuse, c'était mes anciens boss qui avaient parlé de moi à ceux de la compagnie Price et m'avaient demandé de faire un plan des rivières et portages. Ils n'avaient pas dit qu'ils en avaient fait faire un autre tracé par un indien très fiable. Je ne le connaissais pas. On s'est rencontré sur le bateau des Price où on nous avait fait dîner sur le Lac-Saint-Jean sur le gros bateau neuf des Price. Les deux plans étaient tellement identiques qu'ils nous les ont montrés. Ils étaient très contents de nous. On avait mis les même jours pour descendre et monter le plus vite et redescendre avec eux. Ils voulaient absolument nous engager mais l'indien ne pouvait pas et moi non plus car j'étais en plein dans les récoltes. On nous a reconduits chacun chez nous mais après nous avoir très bien payés pour notre trouble. Ils nous ont félicités. L'indien était bien content et moi aussi de s'être si bien adonnés dans notre tracé. Après cette mise au point je continue mon récit.

On avait un peu peur de voir comment nos boss prendraient notre escapade, mais après quelques réprimandes pour la forme et la manière dont on était parti sans avertir, on a eu droit à des félicitations car l'inspecteur avait fait le tracé assez juste de notre excursion. Voilà mon premier voyage au grand lac Mistassini est fini et terminé jusqu'au prochain bonsoir, si ce n'est pas au grand lac ce sera ailleurs.

J'ai passé l'hiver à chasser avec mon père comme d'habitude et ça allait bien. On n'a eu aucun événement remarquable et l'été à peu près la même chose. Je gardais toujours avec Alphonse Sénéchal mais l'été suivant a été un peu plus fertile en événements de toutes sortes. Commençons par l'été d'avant pour faire comprendre les faits. On avait monté un ingénieur qui a été le gérant de la ville de Dolbeau. La compagnie Lake-St-John voulait acquérir la limite à bois que l'on gardait sur la Rivière-du-Chef. C'était un Savary de Dolbeau. C'est lui d'ailleurs qui a dessiné les plans de la ville. On l'a monté jusqu'à la hauteur de Chibougamau par une petite rivière (L'Épervier). Il n'avait aucun tracé et en plein bois vert. La rivière était pas bien naviguable surtout une quinzaine de milles c'était presque aussi souvent

sur notre dos jusqu'au premier lac du même nom mais ça été très bien et il a fait le tracé (l'ingénieur) de la rivière car le projet de la compagnie était de monter le bagage par avion et on ne voyageait pas beaucoup d'hommes par avion, de ce temps-là il n'y en avait pas beaucoup. Les hommes montaient par la rivière l'été ensuite, le voyage avait été assez dur mais on en avait vu bien d'autres. L'ingénieur voulait nous engager absolument car il nous avait trouvé assez cotons. Il a réussi car il s'est arrangé avec nos boss. C'est là qu'on a eu quelques aventures un peu moins gaies l'été d'ensuite. Tout s'est déroulé comme prévu par l'ingénieur à part que les autres hommes n'étaient pas habitués de voyager au loin et pas assez en canot à part Edgard mon cousin qui lui était d'une grosse capacité et connaissait bien la vie des bois car c'est lui qui m'a dompté aux grands voyages au loin.

On était monté 11 hommes. Tout a bien été même si on était obligé dans les trop gros rapides de monter les autres canots ça avançait assez vite jusqu'à la rivière Epervier. Là ça allait moins car il n'y avait pas de portage et la petite rivière manquait et même si on était bien nourri par la compagnie, nous trouvions, Edgard et moi, que le cook n'était pas assez ménagé. C'était un cook habitué dans les hôtels et malgré nos avertissements, il jetait la graisse et autres choses, viande, etc. Il aurait eu si beau ramasser ça car on avait des boîtes de fer blanc pour mettre le beurre. Si il avait mis la graisse de bacon dedans comme on lui recommandait, on aurait pu toujours faire cuire du poisson plus tard quand on a manqué de tout quand on lui disait de ménager, nous qui avions eu peur de mourir de faim quelques années avant. Mais il nous répondait: «Les provisions vont être arrivées bien XXXXXXXXXX avant nous». Il s'est bien trompé, elles sont arrivées une semaine après nous et on manquait déjà de tout. Il y avait du gros poisson dans le lac et on avait bien quelques trôles mais les brochets, devant l'inexpérience de nos compagnons, en profitaient pour partir avec, ce qui nous a obligés à s'en fabriquer avec des vieilles cannes et des amçons de fortune. Les premiers jours ça allait, on fournissait à nourrir les hommes, mais 11 hommes à manger que du poisson bouilli dans l'eau, pas de pain, ni graisse, ça en prend du poisson et surtout quand on n'est pas gréé pour le prendre. Il n'y avait plus que Edgard, Alphonse et moi qui pêchions d'une clarté à l'autre, les autres étaient découragés et ne pêchaient plus. Ils passaient leur temps à scruter l'horizon pour voir si l'avion n'arrivait pas. M. Savary lui ne mangeait presque plus car il était inquiet. Il disait: «Pourtant mon tracé devait être correct, comment l'avion ne vient-il pas». Il était bon ce tracé, c'était l'aviateur qui avait, soit s'être mêlé avec un autre, en tout cas quelque chose comme ça et la pluie aidant, il était en retard et quand

il est arrivé c'était le temps. On avait beau passer la journée à pêcher on avait à peine le repas, et le matin suivant tout était à recommencer. Cette journée-là Edgard s'est décidé de parler plus fort, la veille on avait décidé nous trois de partir dans la nuit sans que les autres nous voient car ils auraient voulu venir avec nous, ce qui n'était pas possible car pour aller plus vite on prenait seulement un canot et on trouvait les autres pas assez courageux et nous auraient trop retardés pour aller chercher du secours. On comptait voyager jour et nuit et ça prenait du monde assez endurci. Il y avait entre autres quinze milles de rapides où on était obligé de porter le canot presque aussi souvent que sur l'eau car ce n'était pas un vrai chemin de canot et après rendus à la grosse rivière il restait encore plusieurs milles pour se rendre au premier poste de garde-feu où on comptait obtenir du secours. On aurait laissé un mot dans la tente pour avertir l'ingénieur. On n'a pas eu à le faire car le lendemain soir on a tué un orignal. Je vais vous décrire comment on s'est pris. On savait qu'il y avait deux des hommes qui avaient monté chacun une carabine car on avait entendu tirer pas bien loin de nous. On les avait entendus la veille aussi à quelques reprises. Comme ils n'étaient pas des chasseurs, ils les manquaient tous et ce matin-là c'est là qu'Edgard s'est décidé de parler fort. Il a demandé bien poliment de nous prêter leur carabine, ils ne voulaient pas. Mais là l'ingénieur s'est décidé à s'en mêler. Il a dit: «Si vous avez vous envie de mourir de faim, eux, en parlant de nous, ce sont de vrais chasseurs, ils ont plus de chances que vous».

Il ne leur restait plus que sept cartouches. Ils nous les ont passées et on est parti tôt le matin en pêchant et ça ne mordait pas, le midi après dîner il nous restait que trois brochets et la marmotte* pour la journée du lendemain. J'ai dit à Edgard tire pas j'entends marcher un orignal. Il a répliqué en riant: «Ce n'est que ton ventre qui crie famine». Mais ils l'ont entendu aussi, moi je ramais, eux ont pris leur carabine et les ont vidées en rien de temps. L'orignal n'a même pas fait un pas avec sept balles bien placées car il ne fallait pas le manquer et là la joie régnait car on avait de quoi manger à notre soul et on pouvait attendre l'avion sans avoir à courir au secours comme on avait projeté la veille. Notre orgueil était sauvé car après avoir eu les carabines presque de force on se l'aurait fait mettre sur le nez et comme ça c'était bien terminé pour nous et qu'on était après dépecer l'orignal, on a entendu un avion qui est venu tourner au-dessus de nous pour nous avertir. On a dit tout arrive en même temps et on disait on va enfin manger de la viande et du pain (etc.). On se trompait un peu car il n'y avait pas de pain mais des gros biscuits secs, mais le strict nécessaire pour nous nourrir pour deux jours car après avoir cherché quelque temps il voyageait allège presque, mais comme

* une marmotte qui servait
d'écureuil de son temps et
Edgard voulait tuer son
écureuil.

on avait le principal^{le} que le reste suivrait le plus vite possible, tous étaient heureux car après un jeûne forcé tout était moins difficile et après qu'on a eu des provisions en abondance, car on était bien nourri par la compagnie, et qu'on en avait soupé du poisson cuit à la graisse de rivière ou de lac, je vous dis on n'en a pas mangé souvent, bien qu'il nous avait permis de manger tous les jours, on le trouvait moins bon, tout en le remerciant quand même. Après qu'on a eu les provisions, l'ingénieur au bout de quelque temps a descendu et nous a renvoyé un arpenteur et trois adjoints, trois qui parlaient anglais, un seul parlait le français assez bien, il était sympathique et on s'entendait très bien. J'en oubliais un qui remplaçait M. Savary comme en charge du groupe, un certain M. Couture (Laurent). Il voyageait avec Edgard car ce n'était pas un canotier, c'était plutôt un chef garde-feu car nous occupions toujours les fonctions de garde-feu quand même si on faisait autre chose moi et Alphonse, on faisait les facteurs. Ça nous donnait environ cent soixante-quinze à cent quatre-vingts, ^à peu près, ça dépendait où en était les arpenteurs. Ça c'était seulement pour aller et le retour donnait à peu près le même millage. C'est vous dire qu'on ne faisait pas bien des voyages par mois car on voyageait seulement à l'aviron et la perche et par portages. Il y en avait beaucoup mais on prenait que le nécessaire car on avait un certain temps d'alloué pour le voyage et en naviguant tôt le matin et assez tard le soir on pouvait se gagner de un à deux jours de congé en bas et comme on n'en avait pas souvent ils étaient les bienvenus et on était content car on connaissait le parcours comme nos bottes. On pouvait éviter le danger toujours possible même si on voyageait quelques fois de noirceur. On était prudent. Quand on était de retour Alphonse rejoignait les arpenteurs et moi je charroyais les provisions seul et en canot, je traînais pas de tente et pour pouvoir aller plus vite pour fournir je couchais dessous mon canot et un moustiquaire. Un des anglais qui voulait absolument voir comment je me prenais pour voyager ainsi, malgré mes protestations car je savais que ça me retarderait, il disait: «Je ferai comme vous.» J'ai fini par céder. Il s'est mal adonné car on a dû marcher de pluie pour ne pas être en retard car je fixais toujours la date où je pouvais rejoindre les gangs car eux ne savaient pas que j'avais hérité d'un passager clandestin. Oui il a fait comme moi à part qu'il ne portageait pas, ne ramait pas et ne savait pas se servir de la perche, encore moins dans les rapides. Il en a eu assez d'un voyage. Sa curiosité était satisfaite. Il avait été gentil tout au long du voyage. Il faisait le lunch et nous faisait le café le soir avant de s'allonger dessous le canot pour dormir. Il prenait des notes tout au long du voyage et au retour il a écrit dans son carnet. Même si je ne comprenais pas tout ce qu'il disait en anglais, je voyais qu'il était content de son expérience car il a continué à m'apporter le café le soir au coucher, de sorte

que nous étions satisfaits tous les deux, lui d'avoir fait le voyage et moi qu'il n'en ferait plus car j'avais été obligé de travailler plus dur pour arriver à temps car les arpenteurs se déplaçaient souvent et c'était à moi de les trouver. Le tout s'est déroulé normalement et il avait resté des provisions et bien des choses qui pouvaient servir à des trappeurs. On a décidé Alphonse et moi de remonter trapper là. Edgard est parti avec une gang d'arpenteurs dans son canot quelques jours avant nous et moi et Alphonse on a pris chacun un des autres hommes qui n'étaient pas accoutumés, les autres pas beaucoup non plus suivaient dans deux autres canots et même s'ils nous suivaient d'un peu trop près dans les gros rapides ça avait très bien été et il y en a eu un qui est revenu pour nous remercier le lendemain soir, un nommé Marcellin Chiasson, même s'il était un peu chaudette ça nous a fait chaud au coeur car sans nous il prétendait qu'il aurait eu des accidents et il disait qu'il n'avait jamais vu de si gros rapides. Pour nous c'était devenu presque une routine. Ça nous avait donné cent soixante-quinze à cent quatre-vingts pour descendre en canot et arriver à l'Ile du Notaire où les autres ont pris leur taxi et nous, Alphonse et moi, on est restés s'occuper des canots et quelques jours plus tard on repartait pour trapper dans le nouveau terrain de chasse où on avait été avec les arpenteurs.

Il faut que je vous raconte ce qui s'est passé ce premier hiver dans notre nouveau terrain. Ça aurait été notre plus gros hiver de chasse, au point de vue monétaire, mais il y a toujours un mais. Quand nous sommes arrivés à notre premier campement on a constaté que nous avions été dévalisés. Une chance qu'on en avait caché en différentes places car on avait été obligé de redescendre tout de suite. Il en manquait beaucoup. Peut-être qu'ils pensaient qu'on remonterait pas si vite. Ça faisait à peu près une journée qu'ils étaient passés et sous l'effet de la colère on a pas perdu de temps pour essayer de les rattraper. On les a rejoints vingt-cinq milles plus loin, il ne restait qu'une famille d'indiens, le grand-père et la mère âgés près de quatre-vingts ans, leur fils qui était marié, le petit-fils qui était marié à une indienne du lac Mistassini et avait deux jeunes enfants. Ils avaient monté dans l'espoir de se rendre au poste de traite car un nouveau traiteur était monté avec d'autres indiens et métis, deux canadiens que je ne connaissais pas dans le temps. Il leur avait promis, pour se faire aider, de leur fournir les provisions pour se rendre et comme il y avait qu'un seul qui était rentable, les autres étant trop vieux ou trop jeunes il les avait abandonnés sans scrupules, mais nous qui ne connaissions pas les détails, en reconnaissant nos provisions on a bondi sur les provisions. Nous étions encore sous l'effet de la colère. On a transporté tout ce que nous pouvions dans le canot. Quand on a vu que leur désespoir était réel on a fléchi. Les deux vieux pleu-

raient. Les autres se lamentaient et nous on était pas insensibles, non pas à leur charme, mais à leur chagrin. On a décidé de leur redonner les provisions et de descendre aux fêtes tout en les aidant à retourner au Lac-Saint-Jean. On a été très chanceux malgré tout car il y avait de la martre, du vison, du loup-cervier. Pour regagner le temps perdu on se séparait et on se voyait tous les huit ou dix jours et Alphonse qui n'était pas habitué à ça trouvait ça plus "dol" car il n'avait jamais vécu seul dans le bois mais il s'est vite accoutumé car il n'avait jamais pris autant de fourrures et il en était fier car il était habitué au salaire de chantier qui était très bas malgré qu'il était un bon bûcheron.

C'était son premier hiver de vraie chasse au loin et il aimait tellement ça et malgré tous nos déboires après avoir payé nos provisions et trois cents pièges qu'on avait dû acheter, tout le matériel, etc., il nous a resté chacun un salaire que l'on trouvait raisonnable. Je n'avais jamais revu ces indiens depuis, lorsque plusieurs années plus tard on était à regarder dans le châssis, on voit débarquer une famille d'indiens et je me demandais ce qu'ils venaient fiche ici quand j'ai reconnu Waniche, le petit-fils, qui était marié à l'indienne de Mistassini, les deux bébés étaient devenus deux grandes filles, lui le père ayant appris où je demeurais, venait m'offrir le verre de l'amitié et connaître la famille de celui qui les avait aidés dans leur misère, et ma femme était fort surprise de me voir m'exprimer en indien, car la femme qui devait avoir appris le français ne voulait pas parler. Je suppose qu'elle ne devait pas le prononcer comme il faut et les indiens sont très fiers et n'aiment pas qu'on se moque d'eux car il y a toujours des malapris pour le faire. Ils sont repartis contents de nous avoir vus et après nous avoir dit "niaout", ce qui veut dire aurevoir, je ne les ai pas encore revus depuis.

On a monté à même place l'hiver suivant mais les indiens avoisinants avaient peur qu'on empiète sur leur terrain. Ils entraient souvent dans le nôtre et malgré que nous avons fait un assez bon salaire, on a descendu nos pièges et moi je suis retourné chasser avec mon père qui chassait tantôt avec l'un tantôt avec l'autre, mais qui était toujours novice car il ne pouvait aller très loin. Alphonse lui est retourné au chantier cet hiver-là mais il est revenu me demander pour que je le reprenne car si il trouvait le métier de trappeur plus dur, on avait toujours fait de meilleurs salaires qu'au chantier et on l'a repris. Mais le premier hiver on a chassé seuls, mon père et moi, mon père qui avait chassé, il y avait une vingtaine d'années à peu près, sur les lacs Samaqua, qu'on appelait en indien Chamâgois, on a décidé de monter là. On s'est bien arrachés là mais le printemps quand on est descendu, il

a eu un incident qui aurait pu avoir des conséquences graves. C'est le seul qui a eu lieu de tout l'hiver. Mon père a bien failli voir noyer son fils, en l'occurrence moi. Il faut que je raconte ce qui m'est arrivé. On voulait descendre pour Pâques qui était dans la fin-mars cette année-là et je voulais être une secousse à la maison avant de retourner garder le feu au premier jour de mai et pouvoir sortir un peu avec ma future épouse, me rappelant un certain mois de Marie que je n'en prendrais jamais d'autre sinon je resterais célibataire, donc on était rendu sur la rivière Mistassini. Il fallait marcher de nuit car il avait eu un doux temps de trois jours et ça ne gelait pas beaucoup encore quand on a embarqué sur la rivière tout a bien marché aller au petit jour. On traînait chacun un canot sur une traîne avec un peu de choses, perche, aviron, etc. dans les canots. Mais on descendait bon train. Les deux chiens traînaient le reste du bagage, moi je marchais en avant, un couple d'arpents, car de temps en temps durant la nuit j'avais calé un pied ~~XXXXXXXXXX~~ et il montait un bouillon d'eau qui ne me disait rien de bon. Je l'avais dit à mon père durant la nuit quand on avait mangé mais il disait pour me rassurer "il est encore trop de bonne heure pour que la rivière déprenne" mais je voyais qu'il était inquiet aussi. Nous marchions prudemment loin de l'un et de l'autre quand j'ai senti céder la glace sous mes pieds et j'ai lancé à mon père un cri à faire frémir le bois sur le bord de l'écart. Il a eu le temps de se jeter sur le devant de son canot mais au bout de mon collier de portage je n'avais pas eu le temps et je pataugeais dans la "sloche" et essayais de monter dans le canot. Je n'y parvenais pas car tout collait après moi et m'apesantissait et quand je pensais pouvoir embarquer, l'eau embarquait dans le canot. C'était la traîne qui était attachée sous le canot qui m'empêchait de le bouger et comme je me débattais depuis un bon moment dans cette espèce de crème glacée, mon père qui avait laissé son canot là, avait réussi à regagner le bord en remontant un peu plus haut avec les chiens et le bagage de tente en marchant sur sa perche, ses raquettes et ses avirons, me regardait me débattre. Il ne pouvait rien faire d'autre. Il était trop loin et quand j'ai réussi à embarquer dans le canot c'était le temps car à bout de force j'avais passé proche de lâcher prise mais je n'étais pas encore rendu au bord.

Ça m'a bien pris un quart d'heure avant de m'y rendre car je n'atteignais pas le fond avec ma perche à moins de me rentrer les deux bras dans l'eau, ce qui ne me donnait pas de chance pour pousser le canot, mais j'étais du moins en sûreté temporaire. Je voyais mon père, qui m'avait vu remonter dans le canot, s'affairer à monter la tente et faire un gros feu à la porte pensant que j'en aurais besoin, ce qui était bien pensé car dans mon bain glacé matinal j'avais pas eu chaud. Après avoir été réchauffé et avoir mangé un peu on s'est em-

pressés d'aller récupérer le canot de mon père qui était resté là et avec le mien, qu'on avait libéré de sa traîne et de sa neige glacée, tous les deux dans le même canot. On n'a pas eu de misère car le soleil qui était rendu haut, chauffait la glace, du moins ce qui en restait; la rivière menaçait la glace de partir à tout instant et il fallait attendre que la glace parte pour descendre chez nous, c'était le vendredi saint. Dans l'après-midi il en a parti deux milles en haut de notre tente et c'est ce qui nous a permis d'aller chercher un peu des provisions qui étaient restées là qui nous aideraient au cas où on en aurait besoin.

Le lendemain matin on a fait environ une trentaine de milles en canot et là patate, la rivière était barrée, bloquée de glaces qui ne semblaient pas vouloir bouger de si tôt. On a laissé les canots là et nous sommes partis le long de la rivière à travers le bois pour se rendre, quittes à venir plus tard les chercher. On est arrivé le lundi de Pâques, nous qui avions pensé arriver un peu avant Pâques, mais on était content de notre hiver quand même car la chasse avait été bonne. J'ai été passer l'été à la même place que de coutume car j'y suis allé dix étés de file sur la Chef jusqu'au temps où le gouvernement changea de mains. Et seul Alphonse est resté car il était du bon bord et nous pas. On a été voir le député avec des bons de la nouvelle crèche pour voir ce qu'ils avaient à nous reprocher. Il a dit: «Rien du tout, mais vous n'avez pas voté pour nous». Même s'il nous a offert de nous garder les premiers voyages pour accoutumer les autres, la perspective ne nous tentait pas car moi je pouvais facilement m'engager ailleurs pour une compagnie sur la même rivière un peu plus bas. C'est ça que j'ai fait un été. Hector est resté chez nous pour avoir soin du troupeau qui grossissait tout le temps et cultiver les terres sans avoir à engager pour ça et avec sa femme, en engageant à temps partiel, il réussissait assez bien. Nous avons acheté de la machinerie neuve à termes et on réussissait à payer régulièrement.

J'en reparlerai plus tard car il faut que je vous raconte l'hiver avant qui a eu une grande influence sur toute mon existence et même que je n'ai pas raconté à personne, même pas à mon père, une aventure qui a bien failli me coûter la vie et je pourrais juger sur la tête de mes parents que c'est la pure vérité. Nous étions partis pour trapper, mon père et Alphonse qui nous était revenu et moi j'avais toujours dit que je ne reviendrais trapper là où on avait failli pâtir de faim à seize ans avec Edgard, mais que je me trouverais un chemin sans descendre par la Mistassini où on avait eu tant de misère avec les glaces et comme on chassait à trois je me suis dit c'est le temps ou jamais. Mon père ne serait pas seul même si Alphonse le voyait qu'à tous les huit ou neuf jours, lui qui était au centre du terrain. Moi j'avais le haut, mon père une

vingtaine de milles plus bas, de sorte que je le voyais quand on montait et aux fêtes quand on descendait. Moi je voyais Alphonse tous les 8 ou 9 jours, aussi donc j'attendais le moment propice. Mon dernier tentement était à la rivière Framboise où Alphonse m'apportait les nouvelles, pas toujours fraîches. Il y avait eu un doux temps et ça avait fait de la croûte et on portait à pieds dessus. Je me dis c'est le bon temps, j'y vais. J'ai fait une marque d'indien, c'était comme ça qu'on communiquait ensemble, indiquant le sens où j'allais et je suis parti avec mon bagage: tente, fusil, etc., sur ma traîne car je n'avais pas de chien cet hiver-là et j'avais été faire une reconnaissance du terrain la veille. Il faisait très beau et je voyais très bien la montagne Windigo, mon principal point de repère. Le matin quand je suis parti le temps menaçait de se couvrir mais je suis parti quand même car je me disais je reconnaitrai bien le terrain à mesure que je monterai et je verrai mieux la montagne. Mais dame nature n'était pas de mon avis car il s'est mis à neiger à plein ciel et il a fallu que je chausse les raquettes dans l'après-midi. Ça avait bien été jusque là mais ça ralentissait ma marche. Je ne voyais plus ma montagne, seulement les montagnes de la Mistassini de temps en temps et je n'avais pas de boussole. Ce n'était pas la mode, pour nous du moins, et j'étais entré dans un jeune taillis de cyprès où j'avais misère à me frayer un chemin et la grande noirceur qui venait à grand pas.

J'ai marché jusqu'où j'ai vu un petit lac. Je me suis trouvé un chicot sec pour faire du feu dans le poêle avec difficulté car il faisait très noir et il continuait à neiger. Je me suis tenté à la hâte. Je faisais le bois à la porte de la tente pour avoir la lueur de la chandelle. Je me faisais des crêpes que je mangeais à mesure que je les faisais, tout en débitant mon poêle. J'ai dû en manger trop car j'avais très faim. En tout cas je ne les ai pas comptées car ce n'était pas l'appétit qui m'arrêtait de manger, c'était plutôt le bon sens dans ce temps-là. Je me suis allongé sur ma couverture et ma peau d'ours, seul équipement que l'on traînait dans ce temps-là, on chauffait le poêle toute la nuit. Je me suis endormi tout de suite et quand je me suis réveillé plus tard, je ne sais pas à quelle heure, le poêle était mort, ce qui ne m'arrivait presque jamais. J'avais des douleurs dans l'estomac, moi de qui on disait que j'avais un estomac de fer. Mais j'avais oublié que du fer ça rouille avec le temps. Je n'avais même pas le courage d'allumer le poêle. La tente pliait sous la neige car la neige tombait toujours. Pour la première fois de ma vie j'ai eu vraiment peur de mourir et surtout de cette manière où on m'aurait trouvé quelques années plus tard les ossailles comme l'homme qui avait été trouvé chez nous et que nous, les enfants, s'amusions à le reconstituer en le remontant après une souche. Il avait été une

semaine dans le champ et plusieurs étaient venus le voir. Il faisait bien des commentaires, Nous les enfants l'avions baptisé Ti-Gus. Donc j'étais très malade. Je me tordais de douleur sans avoir eu la force d'allumer le poêle. Il me collait des sueurs froides dans le dos et persuadé de mourir, je me suis décidé à faire des promesses, bien des promesses que j'ai tenues, les principales du moins. Entre autres celle de fonder un vrai foyer et avoir beaucoup d'enfants car je ne voulais pas mourir sans avoir laissé de descendants. Je pensais surtout à ma future compagne qui m'attendait patiemment et qui ne saurait peut-être jamais ce que je serais devenu. J'ai promis que si on me laissait vivre, j'accepterais le genre de mort qu'il me réserverait (Dieu) car j'étais redevenu tout à coup un vrai chrétien et quand les douleurs ont commencé à diminuer et que j'ai allumé le poêle, je me suis rendormi et éveillé au petit jour, frais et dispos le matin, non pas comme une belle rose mais comme un homme qui était content d'être en vie. Je n'ai jamais eu peur de la mort même si je la souhaite le plus tard possible et quand je viendrai sonner à la porte du paradis, le vieux St-Pierre dira en me voyant: «Tiens te voilà toi, espèce de traîneux, c'est pas parce qu'on t'avait oublié que tu étais obligé de traîner si longtemps. Rentre pis ferme la porte. Reste pas sur le perron car tu sens encore la boucane. Tu pourrais encore chuter dans le brasier. Vite sauve-toi».

Sur cet heureux dénouement je continue mon récit où je l'ai laissé. Donc je suis parti le matin, mais à peine j'avais fait quelques arpents que j'ai aperçu ma montagne. La neige avait cessé. Il faisait beau. J'ai commencé à tendre mes pièges, ce qui m'allégeait à mesure. Le courage était revenu car je voyais des traces de loup-cervier et d'autre gibier à fourrure. Quand j'ai eu assez de pièges d'étendus pour que ça vaille la peine, je suis descendu où je devais rencontrer Alphonse tous les 8 ou 9 jours et j'étais parti avec la tente, où on se rencontrait. Je n'ai pas eu de misère à reconnaître le chemin pour revenir car je n'avais pas dévié de mon chemin malgré la neige qui était tombée et qui effaçait les traces de mon passage. Le tout était enregistré dans ma caboche et quand j'ai amené Alphonse Sénéchal au printemps pour voir le nouveau terrain de chasse, il était bien content de voir ça car on séparait tous trois les bénéfices à parts égales de notre chasse même si quelques fois on en prenait plus que l'autre. Même si je lui ai montré le tentement où j'avais passé une nuit mémorable, je ne lui ai pas dit, ni à lui ni à personne, quelle nuit j'avais passé. Une sorte de gêne m'avait toujours retenu, mais à présent, même si ça me gêne encore de le mettre sur papier, je me suis décidé de l'écrire quand même et ça fait bien des années de ça et même si j'ai montré à mon fils Gilles lors d'un voyage en avion, la montagne qu'on apercevait au loin, je ne lui ai

pas raconté cette nuit où j'avais eu si peur de mourir. Appelez ça orgueil où toute autre chose, c'est cela qui s'est passé, même que ça me soulage de l'avoir écrit après tant d'années de silence.

Sur ce je clos mon récit pour entreprendre un autre. Celui-ci se passe quand j'ai été pour la compagnie après avoir été toutu dehors par le gouvernement du temps. Eux faisaient monter les hommes par avion et les bagages aussi. C'était mon premier voyage en avion et j'avais hâte d'embarquer. On partait de Saint-Félicien, ça donnait exactement 104 milles à aller au premier poste où il y avait le radio-émetteur sur la montagne et aussi une tour de 60 pieds. L'émetteur fonctionnait avec un engin à gasoline pour faire le courant. C'était une grosse bibitte qui n'avait rien à voir avec ceux d'aujourd'hui qui sont pas mal plus petits et plus efficaces. Tout a bien fonctionné jusqu'au temps où on avait eu un feu qui a brûlé six milles carrés environs. Le feu s'était déclaré alors que j'étais descendu porter les rapports. Ce qui épargnait un voyage d'avion à la compagnie. Les hommes étaient tous des nouveaux. L'inspecteur lui je l'avais souvent rencontré sur la rivière des années avant. Il avait exactement le même nombre d'années d'expérience que moi et il n'avait jamais vu un feu, tandis que moi en attendant les canots du printemps on m'envoyait brûler les abattis des colons, donc j'avais plus d'expérience que lui, je savais mieux contrôler un feu de forêt mais hélas il était trop tard quand j'ai remonté, le feu faisait rage. J'avais descendu avec un canot de 14 pieds et j'étais seul et même si je me faisais ballotter dans les rapides, c'était plus d'avance. Je couchais sous mon canot. En naviguant tard le soir et tôt le matin, je me gagnais une journée de congé en descendant et en remontant, sur le temps alloué pour le voyage même si j'avais pris un passager à la rivière Chicoubiche, qui pourrait encore témoigner de la véracité de mon récit car il est encore en vie. Il était à cours de provisions. Il attendait ceux qui l'avaient monté là pour garder une tour. Il remplaçait un de nos compagnons des années d'avant qui avait déboulé comme moi de l'ancienne crèche. Je lui ai demandé si il avait manié un canot, il a répondu oui. «Je vais à la tour tous les jours dans un canot de 18 pieds.» Il ne faisait que traverser la rivière. Je trouvais cela insuffisant car on passait par les chutes Chaudière et les autres gros rapides. Je lui ai dit: «Si tu veux être sage dans mon petit canot, t'asseoir le dos en avant pour ne pas voir venir les vagues, je vais te prendre car il se peut qu'on prenne un peu d'eau dans les rapides». Et je lui ai dit en riant: «Si tu grouilles je t'assomme avec mon aviron pour pas que tu nous verses». Le tout s'est terminé bien, car dans les plus grosses vagues, il riait à pleines dents, ce qui me faisait penser que ce n'est pas moi qui me ferais descendre le dos au courant, j'aurais la trouille.

On a rencontré ses compagnons avant les derniers rapides. Lui était très content et moi aussi car je perdais un surplus de poids dans mon petit canot. Je n'avais pas perdu trop de temps car si il ne m'aidait pas, il ne bougeait pas, même s'il se faisait arroser de temps en temps.

J'avais gagné mes deux jours de surplus de congé, ce qui me donnait presque des ailes, après avoir été 4 jours à voir à mes affaires et m'amuser comme un petit fou, je suis reparti comme de coutume. Seul ça montait bien, mon petit canot se poussait facilement à la perche car seul je montais presque toujours à la perche, c'était plus d'avance, car pour débiter il y avait 22 milles très rapides et les deux chutes Chaudières à porter, ça été très bien. Je ne faisais qu'un voyage dans les portages et je gagnais du temps sur mon horaire, ça avait bien fait car le lendemain il me soufflait un vent dans la face et j'ai été obligé de redescendre bien malgré moi un rapide. Je n'étais pas de taille à lutter avec ces vents déchaînés. Je l'ai porté et j'ai continué. C'était dans les rapides Fer-à-Cheval qui ont à peu près 8 milles assez "rofs" où j'ai été obligé encore de porter et rendu dans l'eau morte ce n'était guère mieux car je me faisais charroyer par le vent comme un écureuil sur une écorce, donc j'ai été obligé de me coucher plus tôt que prévu. Je me disais demain le vent sera plus calme, je reprendrai le temps perdu. C'est ça que j'ai fait le matin suivant et à peine avais-je fait quelques milles que je croyais sentir de la fumée mais je me disais ce sont des figurations, personne n'aurait osé faire du feu par un vent pareil, moi qui'en avais pas fait pour dîner et le thé le soir. J'avais mangé froid les deux repas. Je trouvais que c'était trop dangereux pour le feu, et plus je montais, plus mes craintes se concrétisaient. Rendu à l'embouchure de la Rivière-du-Chef je voyais la fumée dans le portage Orignal, à peu près à 14 milles de la tour où je devais rejoindre. Mon regard scrutait la rivière pour voir si je ne verrais pas poindre un canot, car je me disais, le gardien doit voir la fumée et signaler aux autorités le feu. Mais toujours rien. j'avais constaté que le feu brûlait depuis deux jours, la journée du gros vent et qu'il avait été causé par un feu de lunch cette journée-là et que le feu était probablement causé par une écorce enflammée par un tourbillon de vent. En tout cas ça pressait pour voir ce qui se passait à la tour. Quatorze milles en canot, à l'aviron ou à la perche, c'est long quand ça presse et j'avais espoir d'arriver à temps avant que le feu prenne de l'ampleur et avec un peu de chance l'éteindre avec la pompe qui était neuve mais pesait 180 livres, que je portageais avec un colier de portage même si j'étais obligé de traverser la montagne avec, ça ne m'effarouchait pas, même si ça me donnait 3 milles à faire avec. Après être monté sur la montagne de la tour où était l'émetteur-radio, j'aperçois l'inspecteur bien assis

avec les autres qui discutaient tranquillement et pestaient après les garde-feu du gouvernement qui étaient montés cette journée où le feu avait pris. Je lui ai dit: «Mais vous ne voyez pas le feu». Ils m'ont répondu: «Ce n'est pas nous qui l'avons mis, c'est au gouvernement à s'en occuper». Je lui ai dit: «Vous allez être blâmés pour ne pas l'avoir déclaré. Les autres n'ont pas d'émetteur. C'est le seul poste qu'il y a ici et c'est notre territoire». Je lui ai conseillé d'appeler immédiatement pour avoir de l'aide. Le gardien de la tour lui avait offert d'aller chercher la pompe dans ses bras et sur ses épaules, mais l'autre avait dit: «Tu n'es pas capable, on va attendre Armand». Mais j'ai bien vu qu'il en aurait été capable car c'était un colosse de six pieds, d'une force quasi herculéenne, car même s'il n'avait pas porté, jamais avec un collier, il la mettait facilement sur ses épaules et dans ses bras puissants et faisait un bon bout, de sorte qu'on n'a pas pris de temps à traverser la montagne en se relayant chacun notre tour. On a pris le seul moteur qu'on avait avec un canot de 17 pieds et les 14 milles qu'il y avait pour arriver au feu, mais peine perdue, le vent avait repris. Le feu qui avait pris ça faisait 4 jours et qui avait brûlé toujours sur la même pointe et qui aurait pu s'éteindre les premiers jours, avait traversé la rivière par voie des airs et faisait rage de l'autre côté. Devant l'inutilité de nos efforts, on a remonté à la tour faire notre rapport à l'inspecteur qui n'avait jamais vu un feu de forêt. Quand on est arrivé, on a vu que l'inspecteur avait réussi à communiquer car il avait le taquet bien bas comme on disait dans le temps. Il avait essuyé les foudres du grand boss et même ceux qui pouvaient écouter ses propos peu flatteurs devaient le plaindre de sa maladresse. Comme il nous l'a dit lui-même après. «Il y avait déjà quelques hommes d'arrivés par voie des airs et attendaient après moi, mais on n'était pas équipé pour combattre un gros feu de cette envergure. On n'avait que le petit canot à moteur de l'inspecteur pour charroyer les hommes. Les autres montaient en avion. L'inspecteur était débordé et en perdait la tête et pour comble de malheur le pilote se rendait plus loin atterrir au lac de la tour, il allait en laisser, hommes et bagages, dans d'autres lacs, le long de la rivière et moi j'étais parti avec l'inspecteur et un ancien foreman de chantier, un Coulombe de La Doré, pour voir où en était le feu. L'inspecteur avait eu une altercation avant de partir avec le gardien de la tour, il avait peur de se faire prendre par le feu et il voulait descendre avec nous car il était seul. Quand j'ai vu ça j'ai monté avec lui dans la tour et je lui ai dit par où passer pour descendre au lac car il y avait une coulée de bouleaux clairs qui conduisait jusqu'au lac. Je lui ai dit: «Prends ton linge et si le feu approche trop, attends pas, descends.» Il n'avait pas l'air convaincu et quand j'ai vu qu'il avait vraiment peur, je lui ai dit: «N'aie pas peur, s'il y a vraiment danger, je viendrai à ton secours.» Je suis descendu au canot à moteur à la rivière où m'attendait le foreman, et j'ai dit à l'inspecteur: «Ce n'est pas fiable de le laisser seul, il a trop peur» et il m'a répliqué: «Qu'il brûle, c'est seulement un anglais».

Je lui ai dit: «C'est un bien vilain mot que vous avez dit là et si vous ne me promettez pas de revenir tout de suite, je n'embarque pas, je remonte le trouver». Il a promis et on est parti. Le feu avait l'air un peu moins pire mais c'était le matin. On s'est rendu presque où le feu avait originé et j'ai dit: «On retourne, le feu prend de la vigueur et ça va chauffer» car le soleil montait et on voyait le feu qui se rejoignait des deux bords de la rivière et faisait penser à un tunnel. Il fallait passer et l'inspecteur criait: «Retourne, retourne, on va brûler». J'ai arrêté sur une petite île qui était déjà passée au feu et là j'ai dit en le regardant dans les yeux: «Moi je n'ai qu'une parole». Il a rembarqué sans dire un mot. Le foreman ne parlait pas non plus mais m'approuvait d'un signe de tête. J'ai couvert la canisse de gaz d'une grosse toile et moi je me suis mis un mouchoir mouillé sur la figure car la fumée m'incommodait beaucoup, eux ont pris un gilet qu'ils trempaient dans l'eau et le tordaient pour pouvoir respirer mieux et guettaient les étincelles qui tombaient dans le canot et comme ça faisait ma dixième année que je voyageais sur cette rivière, je n'avais pas besoin de voir car je connaissais le canal comme mes bottes. J'étais obligé de passer d'un bord ou de l'autre et on se faisait chauffer quand on approchait trop le bord.

Il y a eu trois soupirs de soulagement quand on a dépassé le feu qui était rendu au portage et montait à la tour et quelques fois le traversait. J'ai dit: «Je monte trouver le gardien tout de suite». Ils ont dit: «Mange un peu avant de monter la montagne». J'ai dit: «Ça presse trop, il commence à faire noir et je suis inquiet pour le gardien». Ils ont dit: «Nous on va se coucher ici près du canot». J'ai monté et j'étais obligé de faire des détours car le feu traversait le portage de temps à autre et quand j'ai vu le bois vert quelques arpents avant d'arriver je me suis dit le poste n'est pas brûlé et l'Anglais est sauf. C'était un homme tout tremblant de peur, il avait vu monter le feu de dedans sa tour et se croyait cerné et il n'avait pas bougé de là. Imaginez un peu la joie de cet homme de voir que j'avais tenu ma promesse et que j'étais venu à son secours. Il voulait même me donner son petit radio qu'il avait fabriqué lui-même et fonctionnait à merveille. Il y tenait beaucoup, c'était pour sa famille.

J'ai dit: «A présent, la première chose, on mange et puis on retourne à la rivière avec ton linge principal. On va coucher là pour plus de sûreté et en un tour de main il m'a fait soupe et on est reparti rejoindre les autres qui étaient bien contents de nous voir tous deux car l'inspecteur avait eu le temps de réfléchir à son acte de mauvaise humeur et aux conséquences qui en auraient découlé. On leur

avait apporté de quoi pour déjeuner ainsi qu'à nous. Eux ont remonté la montagne et moi je suis retourné chercher des hommes que l'avion laissait ici et là le long de la rivière et dans un lac appelé Canard-de-mer où il y avait un portage pour descendre à la rivière. Il avait bien monté des canots, mais pas des canotiers. C'était les vacances et il ne montait que des jeunes de 14 ou 15 ans en partie, ou des vieux qui ne pouvaient pas porter les canots. Moi je fournissais à peine à mettre mes patients en sécurité car il fallait monter deux rapides assez rofs et je ne pouvais même pas me fier à un seul pour m'aider. Je n'avais qu'un petit canot de 15 pieds et un moteur de 2 1/2 forces qui dépinait facilement dans les rapides, de sorte que j'étais obligé de les monter à la perche en faisant marcher les plus aptes le long du bord. J'entendais des réflexions pas trop plaisantes pour notre organisation.

Quand il est arrivé un couple de bons canotiers, c'était le temps. Ils avaient porté les canots. J'ai essayé leur colère car bien souvent ils ne montaient pas de quoi à manger et l'aviateur n'était pas au courant de notre organisation. Après m'avoir invectivé copieusement, les deux canotiers, après avoir mangé et vu comment ça se passait, se sont excusés et ont dit: «On va te remplacer du mieux qu'on pourra dans le temps que tu iras au poste arrêter le flot de voyageurs car tu tofferas pas longtemps. Tu dors debout», ça faisait deux jours et nuits que je travaillais pour mettre mes patients en sécurité sans avoir pu monter au poste. J'avais bien donné la commission aux jeunes que j'avais tentés dans l'eau morte sur un banc de sable en sécurité mais ils oubliaient toujours. Eux n'avaient pas de misère. Quand je suis monté sur la montagne, ^{selon} bien décidé à faire passer ma colère sur l'inspecteur, mais devant l'abattement visible dont il faisait preuve, mes résolutions ont fondu comme du beurre dans la poêle. Je me suis installé près de lui devant le transmetteur car il donnait souvent des ordres contradictoires dans son énervement et le gardien qui parlait bien, mais avec un accent anglais, n'était pas toujours compris par le receveur qui lui était un canadien pure laine. De là venait la confusion.

Il y avait déjà 75 hommes d'arrivés quand j'ai pu arrêter le flot et il en avait commandé 100. Le feu était presque éteint à part quelques-uns ici et là qui se ravivaient de temps à autre mais l'aviateur n'avait pu être averti à temps et nous en avait montés 14 hommes de plus que j'ai été obligé d'aller chercher au Canard-de-Mer en bas des rapides car il y avait encore trop de fumée au-dessus du lac de la tour pour atterrir là. Je suis parti avec l'inspecteur qui m'avait dit qu'il pourrait conduire le canot à moteur dans l'eau morte et que je pourrais dormir un peu dans le canot, ce que j'ai accepté car j'en avais grand besoin. Ça a bien été jusqu'à ce qu'on rejoigne les hommes les derniers parmi lesquels il y a-

vait le grand inspecteur de la compagnie. Je me rappelle bien de lui, un grand six pieds sec et qui semblait assez nerveux. Il avait peut-être raison car les autres canotiers étaient partis avec des canots plus gros et avec des provisions qu'on avait commandées, et les hommes ils en avaient laissés 4 avec l'inspecteur donc il y en avait six dans mon petit canot qui se trouvait chargé un peu fort pour sa grosseur. Notre inspecteur à nous a dit: «Je vais chauffer tant qu'il n'y aura pas trop de courants forts pour te donner une chance de te reposer un peu». Mais il commençait à faire noir et on arrivait à un rapide. Je faisais confiance à mon conducteur mais quand j'ai aperçu une roche à fleur de l'eau qui faisait un gros remous, car le courant était assez fort, et malgré mes signaux désespérés, le chauffeur ne l'a pas vue et quand il l'a vue, il s'est blousé, au lieu de diminuer la vitesse, il s'est trompé et a donné du gaz. On est venu la colffer et le canot craquait. Le grand inspecteur a pris les nerfs et debout dans le canot voulait se jeter à l'eau. J'ai pris mon aviron. Je l'ai brandi dans les airs et dit: «Assis-toi ou je t'assomme». Il s'est immédiatement calmé et avec ma perche j'ai dépris le canot qui menaçait de s'emplier d'eau, ce qui était pire, il faisait noir et on était en plein centre de la rivière et on s'est arrêté et on a vidé le canot qui avait pris un coup de trop mais n'avait pas trop de mal, juste quelques varengues de cassées.

J'ai repris la conduite et ça faisait longtemps que les autres canotiers étaient arrivés et couchés. Mon inspecteur m'a dit à part: «Je ne sais pas comment le grand inspecteur va digérer ça, tu as été un peu raide avec lui.» J'ai dit: «Il fallait bien, il se serait peut-être noyé et nous avec, car é-nervé comme il était, il n'aurait pas pu arriver jusqu'au bord à la nage». Au matin il n'a eu aucun regard hostile. Il a dit simplement: «Tu connais ça toi conduire un canot dans la nuit, dans les rapides» et je lui ai répondu: «Ça fait pas mal longtemps que je m'en sers». C'est lui qui a pris le commandement jusqu'à ce que le feu soit complètement éteint et il est reparti en avion. Tout a bien été jusqu'au temps où il a fallu redescendre les hommes. Tous voulaient descendre les premiers et l'avion ne pouvait en prendre que six ou 7 quand ils n'étaient pas trop pesants, là ont commencé d'autres difficultés. Une chance que j'avais fait venir mon frère Hector et deux autres canotiers, malgré qu'il était pressé car mon frère avait été obligé d'engager un remplaçant pour travailler à sa place sur la terre. Il avait accepté pour me sortir du pétrin. Encore une mauvaise décision de l'inspecteur, qui, croyant bien faire pour épargner de l'argent à la compagnie, nous faisait descendre les hommes en canot plus bas sur la rivière à un lac de 4 milles de long où l'avion avait beau atterrir.

Je nommais un foreman de groupe à chaque voyage mais il

n'était pas toujours écouté et chacun se cachait des choses à manger qu'il dérobaient au "couque" ce qui mettait la rareté pour les autres et occasionnait des disputes car ils les cachaient dans le bois.

La pluie retardait l'avion de voyager et moi j'avais été obligé de congédier un canotier qui avait manqué verser une charge de monde dans les rapides et on a voulu remonter chercher un autre voyage mais il n'a pas pu remonter son canot dans les rapides. Il ne savait pas se servir de la perche. J'ai été obligé de mettre son canot dessus le mien et le faire embarquer avec Hector pour remonter au poste et pendant qu'on s'évertuait à charroyer, il s'était passé un fait assez cocasse au poste de radio. Un homme plus rusé que les autres était arrivé en se lamentant, se faisant supporter par un autre et disant qu'il avait la jambe cassée ou fêlée. Il ne pouvait marcher seul. Le gardien avait immédiatement envoyé un message à l'aviateur au lac de la tour. L'avion était venu en chercher un voyage, y compris le blessé qui s'était fait transporter par ses compagnons au lac. Rendu à St-Félicien, l'aviateur a eu la surprise de sa vie en voyant son blessé sauter allègrement sur le quai et qui dansait une danse endiablée de son cru. L'aviateur qui me l'a raconté riait à pleine gueule et disait: «Je n'ai jamais vu un si bon comédien».

Moi, j'ai descendu mon mauvais canotier mais sans son canot cette fois. C'était pas mal les derniers voyages que l'on faisait en canot. J'ai dit à mon frère qu'il pouvait partir avec ses compagnons. Il l'avait bien mérité car ils avaient travaillé fort eux aussi pour m'aider à sortir du bois ces hommes-là. Même si l'aviateur m'avait blâmé un peu d'avoir choisi les 7 plus gros pour ce voyage-là, car le temps était à la pluie, il ne ventait pas et il s'était repris par trois fois avant de pouvoir s'enlever avec sa charge. Je lui ai répliqué: «On ne fait pas toujours ce qu'on veut avec les hommes. Vous en savez quelque chose vous», car il m'avait déjà dit que du monde en avion ça se mène plus mal que des cochons. Bon, il ne me restait plus qu'un voyage d'avion, mais il pleuvait toujours et l'avion avait été deux jours sans pouvoir monter et malgré que j'avais trouvé des cannages que les autres avaient cachés, les vivres commençaient à baisser. Il m'avait resté un bon grand canot de 18 pieds. J'ai proposé de les descendre par la rivière vu que la pluie ne cessait pas. Il y avait parmi les six qui restaient un homme qui était assez âgé et qui avait déjà monté en canot par Chibougamau. Du temps il avait connu mon père dans ses voyages. Je lui ai demandé s'il était encore capable de tenir le derrière du canot. Il m'a dit rendu à la rivière Chicoubiche: «Je connais la rivière et je vais essayer de faire que les deux bouts du canot arrivent en même temps en bas». C'est ce qui

est arrivé. On a descendu sans anicroche et comme la pluie avait cessé, on a vu l'avion qui est venu tournoyer au-dessus de nous car il avait surveillé la rivière après avoir vu qu'on était parti armes et bagages et nous avait reconnus. J'ai même eu droit à un télégramme de félicitations du grand boss de la compagnie et le printemps ensuite il voulait que je remplace l'inspecteur. J'ai refusé car c'était lui qui m'avait fait engager quand j'avais perdu ma job et c'était un bon diable. Même s'il faisait parfois des erreurs, j'avais scrupules à le remplacer.

Je me suis engagé pour la Lake St-John sans difficulté car M. Savary, le même ingénieur que j'avais monté sur la Chef où on avait fait l'arpentage de leurs limites, me connaissait bien. Il m'a engagé tout de suite mais il faut que je raconte les premiers contacts avec mes nouveaux compagnons qui eux, n'étaient pas d'accord avec le choix de M. Savary. Ils auraient voulu placé un des leurs, ce qui ne les disposait guère envers nous car j'avais fait engager un de mes cousins, plus jeune que moi, ne connaissant pas beaucoup la navigation mais voulant apprendre. Les choses se sont gâtées tout de suite. Il y en a eu un qui avait été un peu trop longtemps à l'hôtel à déguster une bière ou deux, il est arrivé au camion qui nous montait avec les bagages. Il était accompagné d'un gros chien. Il a dit à mon cousin qui était déjà installé avec son bagage à l'arrière du camion: «Ote-toi de là c'est la place de mon chien». Mon cousin, un peu timide de nature, se levait pour donner sa place. Mon sang n'a fait qu'un tour et j'ai dit: «Toi reste là et si tu n'as jamais vu un chien débarquer d'un camion, tu vas en voir un». Le gars et le chien ont plié bagage, quittes à remonter au deuxième voyage. Ça été le premier contact qui n'était pas engageant pour l'avenir. Le soir ça a empiré, les compagnons, à qui l'autre avait raconté à sa manière sa première entrevue avec moi, ne ramenaient guère de sympathie pour nous. Rendus au dépôt de la Mistassibi, c'était un dépôt abandonné par la compagnie mais encore assez bon, il restait un camp avec un apentis pris après les camps où on nous a dit: «Nous on prend le camp et vous couchez dans l'apentis». On n'a pas été scandalisé car la première entrevue ne nous avait plu beaucoup. On aimait autant rester seuls en ce moment mais on a entendu des belles et des mûres car par les fentes on entendait tout ce qui se disait car leur voix s'emplifiait à chaque bouteille qu'ils dégustaient. Nous étions rendus des communistes avec qui ils ne passeraient pas l'été et on va leur faire partager le gros canot de 22 pieds à leur tour. Ils seront vite découragés et vont s'en retourner chez eux. Mon cousin était découragé. Il voulait s'en retourner au prochain voyage par le camion et moi que la pression commençait à m'échauffer la face, je lui ai dit: «Crains pas j'en ai vus d'autres. Ils vont voir de quel bois je me chauffe».

J'ai en cachette, sondé le fameux canot en question. Il pesait juste 180 livres quand il était sec. Moi qui ne savait faire que ça presque, porter un canot, ça ne me faisait pas peur. Au premier portage, qui a un mille de long, ils ont dit: «Doucet, tu vas prendre le canot de 22 pieds et nous le prendront les autres portages». Ça faisait mon affaire car je les avais vus faire quand il l'avait porté à la rivière. Il le portait seul mais ne pouvait le charger seul et quand ils m'ont vu prendre un petit poêle de tôle, le mettre dans la pince du canot pour le balancer, il était plus pesant du derrière, c'était un canot-moteur, et prendre mon "pac sac" qui était assez lourd, ils m'ont dit: «Tu prends pas le canot». J'ai dit oui et quand je les ai vus s'approcher pour m'aider à me le mettre sur le dos, je les ai regardés d'un oeil foudroyant et j'ai dit: «Quand on n'est pas capable de charger un canot seul, c'est que c'est trop pesant pour nous». Ils m'ont regardé faire, sidérés. La colère qui grondait en moi décuplait mes forces, depuis la veille, m'a rendu capable de prendre le canot, le "pac sac" et traverser le portage d'une frappe et revenir chercher d'autres bagages en un temps record.

Ils ne m'ont pas adressé la parole de la journée mais parlaient à mon cousin qui leur donnait des renseignements sur moi. Le soir ils étaient plus polis envers moi et même qu'ils sont devenus de très bons copains. C'était la boisson qui était la principale cause et aussi la déception de ne pouvoir engager un des leurs. A chaque fois que je passais au dépôt où on avait couché dans l'apentis, je leur disais: «Regardez le beau logis où ont couché deux nouveaux venus mal venus.» Ils riaient et me répondaient: «Va donc chez le diable espèce de malin. Tu méritais que ça» et quand on remontait, je leur demandais si je pouvais coucher dans le même camp que eux, ils répondaient: «Oui, à condition que tu portages le gros canot». J'en ai même hérité de ce canot car les autres ne voulaient plus le porter, à moins qu'ils ne soient deux pour le faire car aucun n'était capable de le charger seul. Moi c'était l'entraînement de longue date qui me le permettait.

Voilà le début du premier été sur la rivière Mistassibi et j'en ai passés six autres au complet. Je ne parlerai que du premier pour le moment car j'ai beaucoup d'autres choses à raconter. Je vais tâcher d'abrèger le plus possible car le temps me presse, le printemps est arrivé et devinez ma principale occupation de la saison: la pêche. Sur ce je continue mon récit avec mes nouveaux compagnons, tous à peu près des célibataires, à part le "couque" et l'inspecteur que je guidais pour aller chercher les rapports des autres garde-feux, qui eux, prenaient chacun leur terrain et défrichaient les places de tours qu'on a bâties après ça. Moi et mon cou-

sin Aurèle, on nous faisait charroyer des chaînes de "bome" qu'on prenait au lac Bureau et sur la rivière Mistassibi. J'en ai descendues 20 000 livres, que je passais par le rapide de l'Orignal qui a 3 milles de long. C'est là que j'ai passé près de voir se noyer l'inspecteur sous mes yeux. Il y avait bien un ancien portage du long du rapide mais on ne l'utilisait plus depuis qu'on avait fini de draver la rivière Bureau. Je passais le tout par le rapide, des articles qu'on allait chercher sur notre dos à 4 milles, des choses comme des matelas et différents articles et je prenais une chaloupe pour monter au pied du rapide. Ça me donnait 20 milles d'eau morte à faire avant de prendre le canot de 20 pieds pour monter le rapide à la perche. Mon cousin qui apprenait bien m'aidait beaucoup car il pouvait se tenir debout comme moi pour percher et on y allait à deux perches. Ça avait toujours bien été jusque-là, pas le moindre incident fâcheux et on avait descendu plusieurs mille livres de bagages de toutes sortes du dépôt 3 quand l'inspecteur a voulu monter un voyage et voir comment ça se passait dans le rapide l'Orignal. Ça ne me plaisait pas car il ne savait pas se servir de la perche et j'étais obligé de monter seul dans le rapide pendant que lui montait à pied par le vieux portage. Ça prenait plus de temps pour monter mais ce n'était pas là ce qui m'inquiétait le plus. Je savais qu'il était risqué, beaucoup plus que pour ses connaissances. Ça a bien été jusqu'à ce qu'on est reparti pour redescendre. On avait pris deux barils de gazoline pleins et deux matelas et d'autres choses dont je ne me souviens pas car il arrivait toujours avec un autre paquet et rendu au vieux portage je m'étais aperçu qu'on était trop chargé. Je lui ai dit qu'on était trop chargé pour sauter les cascades car c'était assez rof, que même quelques années plus tard il y a eu deux garde-feux qui se sont noyés là, deux métis indiens et je continue, donc c'est là que j'ai eu une altercation avec lui. On s'est dit des mots aigres-doux. On a débarqué un drum de gazoline, ce qui faisait déjà 450 livres de moins et deux matelas. J'ai voulu mettre deux billes de bois pour bloquer le drum de gaz qui restait dans le canot car un baril de gaz, même s'il est plein, ça flacotte tout le temps et je n'aurais pu m'en occuper car j'en avais assez de parer les roches en avant du canot. Il m'a dit: «tu veux en remettre après en avoir ôté d'utiles pour du bois. Tu as peur comment». Je lui ai répliqué: «Moi je sais nager et c'est vous qui êtes responsable du bagage de la compagnie». Il a rétorqué: «Moi aussi je sais nager. On a assez perdu de temps. Si t'as pas peur embarque», ce que j'ai fait car j'étais pas trop de bonne humeur moi non plus. On a pris les cascades. Tout a été bien au premier mille jusqu'à environ un mille de fait mais les perches de canot que j'avais mises pour bloquer le baril de gaz pour remplacer les deux billes que je voulais embarquer, s'étaient rapprochées ensemble. Moi je ne pouvais le voir, lui qui en avait assez de tenir le

derrière du canot ne s'en était pas aperçu. Il s'apercevait que c'était assez dur de tenir un canot chargé dans un gros rapide. Le baril a sauté une perche et a frappé le bord du canot et a chaviré assez vite qu'il a recoiffé le baril qui ne pouvait sortir du canot car ça flotte un peu un baril même s'il est plein de gaz. Je le sais à présent. Moi je me suis sauvé au bord mais j'ai vu que l'inspecteur essayait de rattraper le canot. Je me suis dit, il est sans connaissance. Il a frappé de la tête une roche. J'ai replongé dans le rapide et rattrapé le canot, tout en évitant l'inspecteur car je savais bien ce qui m'arriverait s'il pouvait m'agripper dans l'état où il se trouvait car c'était un homme de deux cents livres, d'une bonne capacité. Il criait: «On se noie, on se noie». Il descendait tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, comme un chien qui apprend à nager et c'était le cas car il ne savait pas du tout nager. J'ai pu saisir le canot par la pince, le tourner de travers pour qu'il arrive dessus.

Il l'a saisi et a embarqué dessus. Il criait toujours: «On se noie». J'avais beau lui crier qu'il n'y avait plus de danger mais il ne comprenait pas car il criait à pleine tête. Le baril restait toujours sous le canot et j'avais peur qu'il m'écrase les doigts car c'était un canot coupé du derrière et j'étais pris par là pour contrôler un peu le canot. Quand il a frappé une roche et est sorti du canot, j'étais fier. Il m'a frôlé le ventre sans me faire mal mais l'inspecteur qui était toujours sur le canot et comme il ne comprenait rien et faisait caler le canot, j'étais obligé de le prendre par sa jambe de culotte et le faire descendre un peu de dessus le canot pour pas qu'il le fasse caler trop et il continuait toujours de crier: «On se noie». J'avais beau crier: «Il n'y a plus de danger. Je vais arrêter le canot quand on passera plus près du bord». Il ne comprenait absolument rien. On avait bien fait un autre mille, le canot la quille en l'air quand j'ai réussi à arrêter le canot près du bord. Il a fallu que je le brasse un peu pour qu'il comprenne qu'il était sur le plancher des vaches. Il me restait une perche et un aviron qui étaient restés pris sous le canot. Il nous restait encore un mille pour arriver à la chaloupe au pied du rapide et l'inspecteur qui ne voulait plus rembarquer. A force de belles promesses, j'ai réussi à le décider. Je l'ai fait asseoir dans le canot et malgré mes promesses de descendre que le long du bord car c'était là le plus dangereux car il y avait trop de roches au bord et il ne me restait qu'une perche et un aviron et lui il n'était pas question qu'il m'aide à les parer, la minute qu'il a été assis dans le canot, d'un coup de perche j'ai pris le large et descendu jusqu'à la chaloupe où il y avait de quoi manger. Je n'avais pas perdu mon sang-froid mais je n'étais pas de bien bonne humeur car on a tout récupéré le bagage de la compagnie mais moi j'avais perdu un beau gilet que je mettais pour la première fois. Je

pensais l'avoir laissé à la tête du rapide mais il était bien dans le canot quand on a versé et aussi mon beau fusil double auquel je tenais tant car la compagnie m'avait demandé de le monter pour débarrasser les camps des ours qui faisaient des ravages dans les camps des garde-feux et brisaient tout et mangeaient leur bacon et moi seul avait perdu, sauf l'inspecteur qui avait pour un bon moment, perdu la tête dans le rapide. Il essayait de sauver la face en racontant aux autres garde-feux que si j'avais su comme lui tenir l'équilibre, on n'aurait pas versé, ce qui faisait sourire les autres. Mais quand ils m'ont raconté ça, j'ai eu un mouvement de mauvaise humeur. Lui qui m'avait avoué qu'il avait mal agi, que je lui avais sauvé la vie, j'ai dit un mot de trop car quelque temps après il venait nous porter des provisions, seul dans un canot-moteur et il montait un petit rapide et le moteur a dépiné. Il a saisi une perche qu'il y avait dans le canot pour continuer à monter, mais comme il ne savait pas s'en servir, il allait directement sur une roche. Ce qui devait arriver, arriva, il a perdu l'équilibre et flouc à l'eau, mais ne pensant plus à ma rancoeur, j'ai été le premier à arriver pour le secourir.

Les autres ont bien ri de moi et ils m'ont dit: «Tu n'es qu'un tendre. Pour une fois tu avais la chance de t'en débarrasser, tu courais te jeter à l'eau pour le sauver. Tu as un cœur de femmelette». Mais j'ai appris qu'il ne faut jamais dire des promesses incensées. Mais si ça été dit sous l'influence de la mauvaise humeur, il ne méritait pas ça car c'était un bon diable dans le fond et personne ne le haïssait. Il était bâti comme ça, un peu sec et toujours un peu trop pressé. Mais qui de nous n'a pas sa petite manie.

Ce sont les principaux événements car je veux abréger pour une secousse. Je vais être très occupé et je veux raconter les principales anecdotes d'autres années de ma carrière, car pour cette compagnie, j'ai passé 7 années pour eux. J'y reviendrai plus tard si le temps me le permet. Je vais reculer un peu pour raconter un des voyages que j'ai fait avec mon oncle Pierre pour monter des provisions aux indiens, le long de la rivière Mistassini jusqu'à l'autre bout du grand lac Mistassini, qui lui tombe dans la Baie James.

Nous sommes partis, mon frère Hector qui lui était monté une année avant, donc il connaissait le chemin et mon frère Alfred, qui lui était marié et qui n'avait jamais été aussi loin. Moi j'avais trappé entre les indiens de Mistassini et ceux du Lac-Saint-Jean. J'en connaissais un bon bout aussi. Nous sommes partis le 7 janvier après ma chasse d'avant les fêtes. Nous sommes partis de Girardville avec 36 chiens attelés à chacun leur traîne. Ça faisait une filée pas mal longue de chiens tous étrangers pour nous et mon frère Alfred

qui n'était pas accoutumé à tant de chiens se faisait mordre de temps en temps. Donc on partait avec 100 poches de farine, 10 poches de gruau pour les chiens, de la graisse par créte de 3 sceaux de 20 livres et bien d'autres choses qui seraient trop longues à énumérer. Nous étions 4 hommes pour le voyage, avec Hector je battais le chemin. Alfred s'occupait des chiens et mon oncle de la cuisine.

Nous faisons environ 3 ou 4 voyages. On en faisait un dans l'avant-midi à 5 milles sur le chemin battu. la veille et ça faisait 10 milles aller retour et l'après-midi on en faisait un autre en haut de la tente de sorte qu'il y avait toujours des bagages en avant et à l'arrière. On détendait à tous les trois jours à peu près et on a marché dans la sloche en raquettes car il y en a toujours sur la rivière, l'eau monte et ça fait de la sloche (neige détrempee). Ça nous retardait car il faut tourner la traîne de bord et déglacer les lisses des traînes, mais ça avait bien été pour le premier 70 milles environ et un soir en tentant, Hector s'est donné un coup de hache sur le genou. Je me suis retrouvé seul pour battre le chemin en avant. Quelques fois mon oncle venait un bout avec moi mais il était assez âgé, dans la soixantaine, et il trouvait toujours que je faisais trop des grands pas. Il s'en retournait à la tente faire le bois et à manger et moi je continuais seul. Ça avait été assez dur de voir Hector estropié et embarquer sur une traîne à chien et pour monter si loin car il gelait, lui qui était accoutumé de battre le chemin avec moi. On lui avait mis du rognon de castor sur la plaie, seul remède qu'on apportait comme remède en ce temps-là et au bout d'une semaine il pouvait marcher jusqu'au tentement suivant avec ses propres moyens mais il ne pouvait pas venir battre le chemin avec moi. Il faisait les crêpes aux chiens et autres menus travaux à sa portée.

Alfred lui était seul pour conduire les 36 chiens et c'est vous dire qu'il trimait dur et une fois entre autres, j'avais été obligé d'aller au devant de lui qui n'était pas gros, bien que d'une bonne capacité. Il traînait la traîne du chien chargé de 200 livres, en plus il avait pris un paquet à un autre chien qui menaçait de manquer, aussi un mille avant d'arriver au tentement, il ne voulait pas laisser de bagages en arrière, c'était les dernières charges et il persistait courageusement. Il commençait à avoir faim car la noirceur était prise depuis longtemps. Je lui ai dit: «Laisse-moi la traîne et les chiens et va souper au plus sacrant. Je vais m'occuper de rendre le tout à bon port». J'étais content de lui rendre ce service bien que je me sentais un peu fatigué car j'avais battu pas mal de chemin dans la journée, mais moi j'avais pris quelques bouchées avant de venir au devant de lui. Ça a été bien des fois des aventures semblables dans les quelques années que j'ai passées à monter pour mon oncle

Pierre. Je trappais avant les fêtes et toujours à la même date je remontais traiter pour mon oncle. L'hiver que je viens de vous raconter a été le meilleur pour la traite de la fourrure, qui se vendait bien, mais mon oncle qui trouvait que ça allait bien ne s'apercevait pas que le temps passait. On était au premier avril. Il faisait encore une vraie tempête d'hiver, aucun signe de printemps, quand il s'est décidé à partir pour descendre et quand on a pris les eaux qui coulent vers le lac Saint-Jean, il s'est aperçu qu'on était un peu tard. On voyait de la terre dans les écarts de la rivière Mistassini et là on a été obligé de marcher presque jour et nuit.

Une nuit entre autres, on n'a même pas dételé les chiens. On a fait des crêpes pour eux, il en restait 15 pour descendre les traînes et le bagage. Les autres, on les avait laissés aux indiens. Il fallait bien en garder pour descendre les traînes pour un autre hiver. On a descendu en un temps record car la nuit ça gelait et le jour ça fondait et la glace en arrachait. Les autres pouvaient embarquer la nuit sur les traînes mais il fallait que je reste en avant des chiens car ils pouvaient nous faire chiper dans les rapides qui déprenaient de jour en jour. Hector venait bien m'aider la nuit de temps à autre pour repérer les places dangereuses mais avec son genou qui était guéri mais restait sensible, il ne pouvait pas marcher longtemps, de sorte que j'étais toujours en avant. Alfred lui ne connaissait pas les rapides. Il n'y avait jamais passé l'été. Mon oncle avait bien essayé de conduire un chien en avant pendant que je me reposerais un peu sur une traîne mais ça n'a pas été un succès car aucun chien ne voulait aller en avant, accoutumés qu'ils étaient de marcher derrière. Au bout de deux arpents de combat, il a renoncé après s'être fait saucer le derrière à l'eau. Il était en furie et disait au chien: «Si je n'avais pas tant besoin de toi tu ne reverrais pas le Lac-Saint-Jean». On est arrivé content car mon oncle qui était content de son voyage et pour les fourrures, n'a pas fafiné pour nous payer le salaire qu'on avait bien mérité.

Moi seul a retourné d'autres hivers avec mon oncle. Il faut dire que j'avais la tête plus dure que les autres et la couenne aussi et c'était le salaire qui m'intéressait car je pensais toujours à fonder un foyer avec ma future épouse et rester chez nous bien tranquille sans être obligé de courir le bois, ce qui est arrivé quelques années plus tard, à 33 ans. J'ai été 13 ans, après notre mariage, sans courir le bois, mais les événements ont décidé pour moi que je devais reprendre le collier. Il faut avant que je raconte un peu notre mariage. Ce fut un mariage très modeste car j'ai dû passer par toutes sortes d'événements avant, car si ça avait bien dans notre société avec Hector et qu'on avait grossi le

troupeau de vaches et acheté beaucoup de machinerie pour cultiver, peut-être un peu trop pour nos moyens, même des automobiles neuves et quand j'arrivais du bois, j'avais toujours des termes à payer qui m'attendaient. Même Hector, qu'on devait bâtir tous les deux restait toujours dans ma maison avec mes parents car je lui avais dit de rester tant que je ne serais pas marié. Son bois était prêt mais les moyens monétaires nous manquaient car la guerre était déclarée entre la France et l'Allemagne et c'était le début d'une autre crise.

Moi qui avais rêvé de rénover la maison pour en faire un nid très doux pour y amener ma douce moitié, j'ai dû me contenter de me barrer un morceau de la maison pour l'y amener et même si elle a accepté avec courage, ce n'était pas ce que j'avais rêvé pour elle, même si j'avais déjà depuis un certain temps acheté quelques meubles, un poêle de cuisine et autres petites choses très modestes que je gardais dans un garage, c'était trop peu pour un gars qui avait rêvé beaucoup plus.

On a fait un petit voyage de noces dans la Beauce en même temps voir mon frère René qui était frère Mariste et qui enseignait à Beauceville. On avait visité les principales places avec René et le frère Econome. Il m'était arrivé un fait assez cocasse en passant à Québec. Il fallait pour avoir de la boisson alcoolisée un carnet de ration pour une pinte de Scotch et le mien était épuisé. Il m'avait prêté le sien et quand je me suis présenté au guichet, le préposé m'a regardé et a dit: «C'est vous le frère Mariste». J'ai dit: «Non, c'est à mon frère». Il m'a dit: «Je ne peux pas» mais il ne m'a pas découragé. Je suis retourné à Lévis et là quand j'ai été au guichet, j'ai mis le pouce sur le frère Mariste, tout en maintenant le carnet et j'ai eu ma pinte. Il s'est passé quelques autres choses mais comme les gens heureux n'ont pas d'histoire je m'arrête là et je raconte ce qui s'était passé avant notre mariage. Comme j'avais passé mon examen militaire et était en parfaite santé, le docteur avait dit en riant: «Ne compte pas sur ta santé pour te faire exempter de la drill. Beaucoup ne voulaient pas y aller et utilisaient de petits trucs et même on m'avait offert de me payer les dépenses pour aller se cacher dans le bois. Je leur ai répondu: «Ça fait assez longtemps que je suis caché malgré moi pour exercer mon métier de coureur de bois. J'en ai assez, je ne marche pas». La compagnie qui m'employait a été obligée de me congédier car j'étais conscrit et en attendant qu'on vienne me chercher la compagnie a bien essayé de me garder mais M. Savary, mon premier patron, m'a dit, plus on essaie, plus ils veulent t'avoir. Mon beau-frère Armand Lebrun était parti. On était venu le prendre à Girardville où il résidait. Je m'attendais qu'ils viennent me chercher

aussi. J'étais décidé de m'engager volontaire, car après une série de désillusions, car j'avais toujours rêvé de conduire un avion un jour et que j'avais voyagé beaucoup avec le capitaine St-Martin et surtout son pilote Oscar Therrien de St-Félicien, pour guider ses touristes pour la chasse à l'orignal et qui me faisait tenir quelquefois le volant double, car c'était une double conduite, ça me plaisait beaucoup. M. Martin m'avait dit: «Si tu veux me promettre de travailler pour moi après, je vais te montrer le maniement de l'avion. Tu ne pourras pas mener de passager mais tu pourras mener du bagage à Chibougamau car tu n'as pas assez d'instruction pour la navigation aérienne qui en demande beaucoup». J'avais même fait avec lui plusieurs voyages pour voir et explorer une place de club pour la pêche et la chasse à l'orignal et on avait survolé la région du grand lac Mistassini et des environs que je connaissais. Comme c'était le temps d'aller trapper le temps me pressait. Je lui avais promis de venir pour lui au printemps mais une déception m'attendait. Je lui avais écrit que j'acceptais de travailler pour lui. Je n'avais pas encore appris qu'il s'était tué en avion avec son pilote dans un petit avion Waco qu'il avait. La déception a été grande car je comptais beaucoup sur ça car il payait bien bon salaire qui m'aurait aidé à payer mes redevances mais l'homme propose et Dieu dispose. Pour comble de malheurs un de mes cousins s'est noyé dans la rivière Chamouchouan au printemps là où j'avais passé dix étés avec Hector comme garde-feu. Lui ne connaissait pas la rivière et avait eu un accident dans un rapide et malgré qu'il savait nager, suivait le canot à la nage car ses deux compagnons étaient agrippés au canot versé et ont pu regagner le bord mais mon cousin avait disparu sous l'eau. On l'a retrouvé 19 jours plus tard dans un état avancé de décomposition. J'en ai eu beaucoup de peine. C'était un bon garçon avec qui j'avais joué quand il était plus jeune, mais Hector en était encore plus affecté car c'était lui qui lui avait trouvé la job et il ne cessait de répéter que c'était sa faute. «C'est moi qui l'a fait engager». Et lui qui était sensible, il était sur les nerfs quand on a été reconduire le corps au cimetière de Girardville. Revenu le soir, il y a eu un incident qui aurait été drôle en d'autres moments. Hector a été garé l'auto dans le hangar à la noirceur car on n'avait pas encore l'électricité, quand il est revenu à la maison. En rentrant j'ai vu qu'il était blême à faire pitié. Je lui ai demandé ce qu'il y avait. Il m'a répondu en bredouillant: «J'ai senti une main dans mes cheveux». Je lui ai dit: «Impossible, il doit y avoir une explication que je vais trouver. Rassure-toi je vais la trouver». J'ai suivi le même trajet que lui. J'ai fait le tour du char dans le hangar, toujours à la noirceur, et rien, et en revenant j'avoue humblement que j'ai tressailli car j'ai senti quelque chose dans mes cheveux et instinctivement j'ai levé les bras

en l'air et j'ai saisi le coupable, une paire de bas de soie qui étaient seuls sur la corde à linge et qui pendaient juste à la hauteur de notre front. J'ai amené le coupable à la maison et j'ai dit à Hector: «Voilà la main qui t'a passé dans tes cheveux». On a ri un peu nerveusement mais si je n'y avait pas été y voir, il aurait pu garder longtemps cette impression car jeune il avait tant entendu des histoires de revenants par une de nos tantes qui était très superstitieuse, il en était resté quelque chose chez lui des superstitions de notre tante et ça beaucoup aidé à s'en débarrasser.

Je m'étais coupé un nerf du pouce en me coupant une perche à canot pour monter dans les rapides Pémonka. J'ai été me le faire coudre à Roberval et je suis retourné tout de suite retrouver Fernand, le frère du noyé, et son père, qui eux ne connaissaient pas ces rapides-là. Ils m'ont dit: «Toi tu vas embarquer en avant pour montrer le chemin. Tu feras ce que tu pourras» car j'avais le bras en écharpe et ça avait pris 19 jours pour repêcher le corps. On m'a dit, les nouveaux boss du gouvernement: «On ne peut pas te faire avoir d'assurance car tu es trop parent avec la victime et tu es venu de toi-même ici, mais si tu veux on va te faire garder la barrière Gervais tant que tu ne seras pas guéri. J'ai gardé quelques jours mais, accoutumé à voyager, je m'ennuyais à mort et ça remettait encore mon mariage, mais voyant que je voulais m'en aller, ils m'ont offert une job plus alléchante et plus dans mes cordes, avec un bon salaire.

Je connaissais bien la rivière Mistassini. Ils m'ont proposé de monter une tour de fer en canot, une tour de 80 pieds de hauteur et une bâtisse à l'écart au bout, la porter sur la montagne et la bâtir sur la montagne du lac. Malgré ma main blessée qui me faisait souffrir et qui a mis du temps à guérir, je m'en suis bien tiré. La hache qui m'avait estropié avait gossé l'os du pouce en coupant le nerf et c'était la cause de tout ça. Pour la bâtir, on m'a envoyé deux patrouilleurs et un cuisinier qui était Henri Thibeault, le père du bijoutier d'Albanel à l'heure actuelle. Il nous faisait la cuisine au bord de la rivière. L'inspecteur François Savard m'a aidé à partir la base de la tour et nous étions deux pour monter la tour. Les autres nous servaient en bas. On montait les montants et traverses par une corde et une poulie et comme ce n'était pas la première fois que je bâtissais, ça allait bien, jusqu'à 40 pieds, lorsque je m'aperçois que Pierrot Légaré, un gros jeune homme d'une bonne capacité et avec lequel j'aimais travaillé avec, avait lui coutume de bien faire ça, avait de la misère à mettre les "nuts" en place. Je l'ai regardé et lui ai demandé: «Ca ne va pas». Il était blême. Il m'a dit: «J'aime autant te le dire, j'ai peur». Je lui ai dit de descendre au plus vite car

on était sur des barres de fer de deux pouces de large et sans aucune attache ni garde pour se tenir. On avait toujours monté les autres tours avant et ça avait bien été, mais il ne fallait pas paniquer. J'en ai encore des photos de ces tours. Ce n'était pas la première fois qu'un associé démissionnait à peu près à cette hauteur au pied de l'échelle avant, mais cette fois c'était en haut et après avoir posé une barre de fer de dix pieds de long, ça avait du balant. Il aurait pu m'entraîner avec lui en bas sur le cran vif. Il n'a plus remonté. Ils m'ont envoyé mon frère Joseph. Lui n'avait pas la force de Pierrot mais du moins il n'avait pas peur et on a terminé juste à temps car en descendant le soir à la rivière, un radiogramme m'attendait. C'était la compagnie Lake St-John qui, ayant su que je n'étais pas encore parti pour la drill, me proposait un voyage pour guider les boss pour quinze jours. J'y ai été mais ça été le dernier avant de marier. Ça m'a aidé à payer la messe de mariage et les frais qui en découlent.

J'avais hésité à amener ma future épouse dans la maison qui était déjà passablement remplie de mes parents et de la famille de mon frère et moi j'étais supposé partir pour l'armée. Ce n'était pas une bien belle perspective et ce n'était pas ce que j'avais rêvé pour ma femme et ne sachant pas le jour ou l'heure où on viendrait me chercher et déçu, je voulais m'enrôler volontaire en disant qu'on était mieux traité. C'est là que ma future femme m'a proposé qu'on aille voir le maire ensemble. C'était M. Vincent qui lui en avait fait exempter quelques-uns mais il avait été averti sérieusement et même menacé de prison. On est allé ensemble, elle pleine de confiance, moi un peu septique car je savais que j'étais un peu tard, avec toutes les hésitations et les événements courus. Il m'a dit: «Tu viens un peu tard. Si tu avais seulement une terre à ton nom, je réussirais peut-être à te faire exempter comme fils de cultivateur». Je lui ai dit: «Ça fait bien longtemps que j'ai tout ça, la maison de mon père est à mon nom. J'ai même quelques vaches et d'autres animaux que j'ai toujours laissé à mon frère qui s'occupait de tout en mon absence». Il m'a dit: «Ça mine déjà mieux. S'il le faut, même si je risque la prison, je te défendrai à la cour. Surtout fais ce que je te dirai. Tu as toujours eu depuis ta majorité la terre à ton nom et si tu ne l'a pas mentionné tu l'as toujours eu depuis et si on vient te chercher, dis que tu ne sais pas quel Armand Doucet qui avait toujours couru les bois». Et c'est ça que j'ai fait, même après que j'ai été marié, une grosse police militaire est venue me voir à la maison. Elle avait l'itinéraire de mes voyages mais je ne connaissais pas cet homme. Je ne me suis jamais connu moi-même très bien. Ma femme qui était avec moi était inquiète pour moi mais la police qui avait gratté le dos de ma carte d'enregis-

trement pour voir si ce n'était pas un faux et est repartie l'air un peu septique car il y avait trois Armand Doucet à Albanel. Un était mon cousin, l'autre était dans le rang de la Montagne. L'autre était probablement moi. On n'a jamais pu le savoir car ils ne sont jamais revenus. Ils avaient probablement d'autres chats à fouetter. Ils m'avaient causé assez de troubles comme ça. On a commencé une nouvelle vie, très modestement mais courageusement. J'ai été treize ans sans retourner courir le bois. On a fini de payer au plus tôt mes dettes dans ces 13 années-là et même on avait grossi le troupeau. On a dû travailler fort tous les deux pour ça. Je me suis même acheté un petit tracteur diesel pour remplacer les chevaux, et comme j'avais déjà des machines agricoles pour chevaux, je les ai adaptées pour le tracteur et mes deux fils chauffaient très bien malgré leur bas âge et même la plus âgée de nos filles le chauffait à l'occasion.

Ça allait bien, mais on ne peut pas toujours nager dans la joie, il y a aussi les peines. J'ai eu la douleur de perdre mon père, qui est mort presque subitement. Il allait avoir 76 ans. Je ne l'avais jamais vu malade et lui que l'on croyait invulnérable, il est parti bien vite. La veille je l'avais vu qui se promenait en raquettes dans le champ pour visiter ses pièges à renard dans le petit bois sur nos terres. Il ne semblait aucunement malade, même qu'il m'a dit qu'il venait de recevoir sa lettre qui lui demandait pour garder le feu au printemps, mais le lendemain il est mort. Non seulement je perdais un père, mais il avait été pour moi un compagnon de chasse qui m'avait enseigné bien des choses et encouragé dans les temps durs. J'en ai été très affecté.

Il y a eu bien d'autres heureux ou malheureux incidents qui seraient trop longs à énumérer car le temps me bouscule. Pour l'instant je vais en résumer quelques-uns seulement. Comme je ne voulais pas que mes fils fassent comme moi et qu'ils aient un avenir plus stable, j'avais vendu toute ma régimine pour ne pas leur donner des idées. Ça a été peine et argent perdus car ils sont devenus des mordus de la pêche et de la chasse, sans faire comme moi, cependant leurs loisirs ils les passent presque à cela et même la femme de mon fils aîné, Jocelyne, qui vient souvent avec nous et sait faire un feu de camp, tenter et enlever la peau des gibiers à fourrure aussi bien que lui. Donc j'ai été quitte pour racheter de l'équipement nouveau. Mais auparavant quand les enfants étaient plus jeunes, ils avaient assisté ainsi que leur mère, à une chasse à l'ours, de la cour de la maison, et en suivaient les péripéties. J'allais chercher les vaches tôt le matin car il fallait en traire 25 ou 30 et aller à la fromagerie en voiture à Girardville, à 2 milles, au plus tôt car on aurait refusé le lait. Donc il était tôt et le soleil

de r. accat

commençait à vouloir se montrer et je pressais le pas, quand j'aperçois un ours qui était couché à peu près à 200 pieds sur mon chemin et me regardait venir. Il paraissait énorme et là j'ai pensé à mon dernier fusil que j'avais vendu à mon troisième voisin et moi je m'étais gardé qu'un fusil pour petit gibier. Je me suis dit même si j'allais en emprunter un il serait parti bien avant que je sois de retour. Je me trompais car quand j'avançais sur lui, il se levait bien tranquillement et quand je reculais il se recouchait à la même place. Je pensais il m'a étranglé quelque chose car les animaux pacageaient dans le bois. Je suis retourné à la maison, réveillé ma femme et couru voir mon frère Alfred qui restait en face de moi. Il n'avait qu'un vieux fusil car ça faisait longtemps qu'il ne trappait plus et deux balles et quand on a retourné sur les lieux, ma femme nous regardait avec les enfants sur le perron. Ils ont vu l'ours qui avait sauté par-dessus la clôture du jardin de patates que l'on avait au bord du bois et reprenait le bois tranquillement. Il ne semblait pas pressé lui car il n'allait pas à la fromagerie.

Je l'ai approché très proche. Je ne me fiais pas trop aux 2 balles, les seules que j'avais et qui semblaient vieilles et j'étais obligé de me pencher pour voir ce qu'il dévorait. C'était une grosse moutonne. Il en avait étranglées deux et comme il était occupé à déguster et ne faisait pas attention à moi. Je l'ai approché très près. Les feuilles m'empêchaient de le voir comme il faut pour tirer. J'ai tiré et il a fait un saut de dix pieds en l'air. Mais si vous trouvez ça très haut, baissez un peu, en tout cas il a sauté.

Je l'avais traversé de part en part et il saignait des deux côtés et arrosait les feuilles. On pouvait le suivre facilement à la trace, mais pas trop proche. Il passait dans le bois fort et une bête blessée est toujours dangereuse quand on la poursuit de trop près. Comme pour la peau il y avait seulement la prime de 5 piastres pour les abattre quand ils venaient trop proche des habitations, j'ai abandonné la poursuite car ça ne valait pas le lait que j'aurais perdu si je n'arrivais pas à la fromagerie avant 9 heures. Il est certainement mort car on n'a pas eu d'animal étranglé après. Il en avait étranglés un peu partout dans les environs. Je ne raconterai plus d'histoire d'ours car ça fait peur aux oiseaux. Je raconterai comment et par quelles circonstances j'ai dû retourner dans le bois pour travailler dans les chantiers. J'ai fait une crise d'angine et j'ai été hospitalisé onze jours à Chicoutimi et quand le spécialiste des maladies du coeur est venu me voir la dernière journée et à qui j'avais demandé de ne rien me cacher, il m'a dit: «Tu aurais une carrosserie pour vivre cent ans mais le moteur est presque

fini. Si tu fais attention tu pourrais faire encore quelque temps». Pas très content de ce verdict, je lui ai dit: «Je vais essayer de faire mentir votre diagnostic car il n'y en a qu'un seul qui peut me dire juste quand je vais mourir». Il m'a répondu: «Tu n'as pas l'air de t'en faire outre mesure. Tu ne fumes pas, tu bois raisonnablement. Je te donne trois chances de survivre sur dix car tu as dû travaillé trop jeune et trop fort». Au bout de deux jours on m'a laissé sortir de l'hôpital, bien décidé à faire mentir les médecins qui m'avaient pourtant bien soigné. J'ai réussi un peu car je suis toujours en vie après 76 ans et à 70 ans j'ai dû démissionner du moulin de la Domtar à Girardville où j'avais travaillé treize ans car j'ai fait une seconde crise de coeur. Je reviens à ma sortie de l'hôpital, ma femme ne voulait pas trop que je travaille et notre médecin de famille encore moins. Il voulait que je vende mes terres qui nous avaient fait vivre depuis mon mariage et je ne voulais pas. Je me suis dit je ne céderai pas malgré les protestations de tous et chacun. J'ai été ramasser des bleuets la minute que je pouvais et avec mes deux fils, on s'est pas mal arrachés malgré que ma femme était obligée à faire la besogne et avoir soin des plus jeunes. Bien que j'avais acheté une trayeuse on avait déjà plusieurs vaches, ce n'était pas une mince tâche mais elle était courageuse et voulait m'aider et l'hiver, après avoir guidé un peu les touristes quand l'ouvrage ne pressait pas trop, j'ai repris l'ouvrage au chantier. Je bûchais au sciote et malgré les protestations du bon docteur Lessard qui me disait à chaque fois qu'il me voyait: «Tu raccourcis tes chances de vivre plus longtemps» et je lui disais: «Si je tombais sur le Bien-être social je vivrais encore moins longtemps» car en ce temps-là c'était presque une honte. On appelait ça des nécessiteux. J'ai fait quelques années comme ça mais le goût de l'aventure, des grands voyages et surtout la chasse à l'orignal me manquaient et j'avoue ma faiblesse quand je voyais passer un beau panache. J'allais me cacher pour ne pas en voir passer car je ne pouvais plus y aller car les touristes avaient diminué. C'était des amateurs qui avaient pris la relève et il y en avait beaucoup.

Mon beau-frère Alphège Gobeil m'a beaucoup aidé car il réussissait bien en affaires et se faisait guider par moi de temps en temps pour la pêche et la chasse à l'orignal. On en a tués une couple. C'était les premiers qu'il voyait abattre et moi ça me guérissait un peu du mal que j'éprouvais d'en voir passer d'autres sans pouvoir y aller. Un jour, alors que j'étais dans les chantiers, j'ai reçu un téléphone des Richesses naturelles, me demandant de devenir assistant localisateur ou avoir soin du localisateur qui lui se perdait dès qu'il laissait sa boussole comme me l'ont dit mes futurs boss: «Tu

seras responsable de lui, avec un bon salaire». C'était pour 5 ans, pour construire le chemin du lac Albanel. C'était très alléchant pour moi mais il fallait que je plaide ma cause auprès de ma femme qui s'occuperait de tout, avec les occupations que ça comportait, elle qui travaillait déjà très fort. Elle a cédé car j'ai fait miroiter les avantages qu'on pourrait en tirer pour se donner un peu plus de confort et je suis parti, inquiète de ma famille, mais j'avais foi en l'avenir.

J'y ai passé 5 ans. J'aurai peut-être le temps d'en raconter quelque chose. Je peux toujours en raconter une. Quand j'ai fait mon premier voyage avec le localisateur et un indien de la réserve de Wachouanipi, un bien bon homme qui était habitué à ses ouvrages de constructeur de chemins, ne parlant pas français mais parlait l'indien et l'anglais et savait écrire dans les deux langues, je me suis entendu tout de suite avec lui car je baragouinais un peu les trois langues bien que je n'en sais pas une comme il faut. Donc on partait pour un mois et demi environ à trois hommes, le localisateur, l'indien et moi. Nous nous faisons transporter au besoin en avion d'un petit lac à l'autre, le plus près possible du tracé du chemin car le tracé avait été fait du haut des airs par hélicoptère et on avait des points de repère à repérer et plaquer. Nous étions obligés de faire pas plus que quelques pieds d'erreur du point de repère car sinon il fallait se reprendre. Un jour où nous n'aurions pas dû partir car il faisait presque tempête et surtout très froid et pour rejoindre la ligne il fallait passer sur une baie du grand lac Mistassini sur notre parcours, on n'avait apporté qu'un lunch qu'on a dégusté au bord de la baie qui était au milieu du parcours et on a trouvé la ligne où on l'avait laissée deux jours avant de déménager par avion plus loin. Ça faisait pas mal de chemin à parcourir si on revenait sur nos pas pour gagner. La faim commençait à se faire sentir et l'indien a proposé de piquer droit à travers le bois à la tente, ce que j'approuvais, mais le localisateur n'était pas de cet avis. Il avait eu des gros mots avec l'indien et nous suivait presque de reculons et passait son temps à rouspéter, quand il s'est décidé de retourner malgré mes protestations. J'ai même fait mine de suivre l'indien mais rien n'a pu le faire retourner et comme on me l'avait dit j'en étais responsable et je l'ai suivi. Quand on a aperçu au loin le lac Mistassini je lui ai dit: «je vais piquer au lac et je reviens te chercher», ce qui nous aurait sauvés, encore là il fallait que ce soit lui qui prenne le compas et marche devant moi mais il n'avait pas un point de repère car il n'avait pas pris le compas pour piquer vers la tente pour gagner du temps et il zigzaguait car il commençait à faire noir et lui qui était myope. Il portait de grosses lunettes épaisses et n'y

voyait plus rien. Je me suis décidé à le suivre jusqu'où on avait dîné et là il faisait noir mais la lune était sur la veille de se montrer. J'ai fait un feu et j'ai trouvé le sachet de thé qui avait servi pour le dîner. J'avais gardé sur mon dos la chaudière à thé. Je l'ai fait bouillir et j'avais mis trois biscuits dans ma poche, c'était le reste du dîner du midi. Je n'y avais pas touché par prudence et je lui en ai donné un en remettant les autres dans ma poche. La lune qui venait de se lever, on la voyait de temps à autre. J'ai voulu partir sur la baie pour regagner le bois de l'autre côté. Il ne voulait plus me suivre. Il disait: «On couche ici au feu». J'aurais accepté si j'avais eu de quoi manger mais il faisait plusieurs degrés sous zéro au milieu du mois de janvier. Malgré qu'on ne voyait plus trace de notre passage sur le lac, je lui ai dit: «Ça se tâte un chemin de raquettes du matin par la sensibilité des pieds. Je m'étais trouvé une petite baguette "sec" qu'on coupe le bout carré pour ne pas traverser les traces du matin. Il m'a dit: «Encore un de tes trucs d'indiens superstitieux.» Je lui ai dit: «C'est un truc qui m'a servi plus d'une fois dans des cas semblables, en tout cas je m'en vais manger à la tente. Je reviendrai cette nuit avec des provisions». Mais j'espérais bien qu'il se déciderait à me suivre. C'est ce qui est arrivé. Il m'a rejoint sur le lac, ça a pris un peu plus de temps mais on avançait sûrement malgré ses plaintes et ses sacres et: «Ils vont nous trouver gelés sur le lac». Mais je n'en faisais pas de cas car j'étais sûr que ça marcherait et quand j'ai été rendu de l'autre côté de la baie, je lui ai montré les traces du matin, ça lui a remonté le moral. Je lui ai donné les deux biscuits que j'avais gardés pour lui car j'ai vu qu'il n'avait pas la couenne si dure que moi: mais il restait encore deux milles avant la tente.

J'avais faim mais j'étais obligé de l'attendre à tout moment car il était resté à 'plate'. Nous sommes arrivés à onze heures du soir. L'indien qui était rendu à peu près dix minutes après qu'on l'avait laissé, avait eu le temps de faire le bois, manger et revenir à la baie où on avait passé le matin, tout ça avec un fanal à gaz car il faisait noir. La lune n'était pas encore levée quand il est parti à notre recherche avec un lunch. Il avait vu nos traces qu'on avait fait quand le localisateur était devant moi pour gagner la baie. Voyant que j'avais repris le devant par les traces de raquettes différentes des miennes car j'avais toujours les plus grandes, il s'était dit là il a repris le pouvoir, ils reviendront bien à la tente car il connaissait bien le localisateur qui avait déjà couché dehors dans une circonstance semblable où il s'était perdu en hiver. On l'avait retrouvé à demi-gelé. Nous on disait entre nous: «Peut-être lui a-t-il resté du frimas dans la caboche». Voilà le voyage que je

voulais vous raconter et qui grâce à ma tête dure s'était bien terminé. J'en aurais bien d'autres à raconter dans les 5 années que j'ai passées là, des plates, des comiques, mais je les reprendrai peut-être plus tard si on m'en laisse le temps, mais avant je dirai pourquoi j'ai travaillé 13 ans dans un moulin de la Domtar à Girardville. La dernière année que j'ai passée pour les Richesses naturelles sur le chemin du lac Albanel, ma femme était très fatiguée de voir à la besogne et avec raison. Mon fils aîné voulait se marier et l'autre, Jean-Guy, qui étudiait l'arpentage, s'était trouvé une bonne job et Gilles aussi, car ça minait mal pour l'agriculture car les habitants étaient obligés de s'endetter par-dessus la tête pour survivre aux nouvelles politiques gouvernementales. Moi qui avait une peu bleue des dettes, car j'avais dû en payer beaucoup dans ma vie et à 57 ans j'ai vendu une terre et les animaux, tout le roulant. J'ai gardé la terre et la maison paternelle au cas où un de mes fils aurait envie de revenir à la terre, et c'était risqué car leurs salaires étaient bien meilleurs que ce que j'aurais pu leur offrir et mon épouse pourrait au moins prendre un peu de repos bien mérité. J'ai rachevé l'été avec les géologues, après que le chemin a été terminé, les géologues voulaient me garder, mais comme ils ne pouvaient pas me donner de l'ouvrage tout l'hiver, ils m'emploieraient seulement l'été, ça ne faisait pas mon affaire car je ne voulais pas chômer. Je ne l'avais jamais fait de ma vie. Je me suis engagé dans un moulin de bois de sciage de Domtar à Girardville, pensant y travailler en attendant autre chose. J'en ai sorti à 70 ans. C'est vous dire que je n'ai pas chômé souvent dans ma vie et maintenant j'espère encore contredire un peu les médecins, bien que je les admire beaucoup, et surtout leur courage à soigner leurs patients impatients et quelques fois récalcitrants. Je les admire pour les avoir vus à l'oeuvre moi-même. Sur ce au revoir.

P.S.: Comme je n'ai pas beaucoup parlé de nos filles, je vous dirai que si nous sommes satisfaits de nos fils, il en est de même pour nos filles. L'aînée a eu un diplôme de coiffeuse. La deuxième a un talent naturel pour la couture et la cuisine. La troisième est diplômée en couture. La quatrième a été secrétaire au journal Le Point et y travaille encore à temps partiel. Toutes sont mariées et ont des enfants. Pour nous qui avons commencé un peu tard notre famille, nous en sommes satisfaits et espérons vivre encore quelques années pour jouir de notre retraite que l'on trouve bien méritée. Bonjour à tous.

Armand, Lucie